

Mais qui chassera les éléphants?

Le Service de la Réadaptation professionnelle pour les personnes handicapées du BIT, Bureau International du Travail, à Genève, a organisé, par l'intermédiaire d'un de ses membres avec qui nous étions liés, une projection de notre film *Y'a pas d'idéal*. Il avait convié à cette occasion des personnes de tous les grands organismes internationaux ayant une représentation à Genève, et le film y a été très bien reçu.

À l'issue de la projection, un autre membre du même service est venu nous demander si nous accepterions d'aller faire un film en Afrique, au Zimbabwe. Nous étions ravis de cette offre car c'était la première fois qu'un tournage sur les personnes handicapées dans le Tiers Monde nous était proposé.

La capitale Harare venait d'être choisie comme siège d'un nouvel organisme panafricain : ARI, l'African Rehabilitation Institute, qui s'occupait plus spécialement de la formation des travailleurs sociaux de toute l'Afrique francophone et anglophone. Le BIT qui soutenait cet Institut, proposait donc de faire un film de sensibilisation sur la situation des personnes handicapées dans les zones rurales du Zimbabwe en leur donnant la parole. Ce film devait être le premier maillon de tout un programme de formation.

Nous avons accepté l'offre et sommes repartis enthousiastes pour Paris. Malheureusement, le BIT ne disposait que d'1/3 environ du budget global du film. Devant l'intérêt du sujet, nous nous sommes engagés à participer à la recherche des fonds nécessaires. Très vite nous nous sommes rendu compte que nous ne pourrions pas recevoir certaines subventions qui n'étaient attribuables qu'à des structures associatives.

Après beaucoup d'hésitations nous avons finalement opté pour la création d'une association - une de plus ! - que nous avons appelée DID, Documents pour l'Intégration et le Développement (voir pp. 303-304). C'était pour nous une façon d'essayer de résoudre les problèmes de financements et d'avoir une gestion très souple. De plus, DID nous permettait d'accueillir toutes les personnes qui avaient participé aux différents films et de les associer à nos nouveaux travaux, tout en essayant de resserrer les liens que nous voulions conserver avec la majorité d'entre elles.

Un repérage au Zimbabwe était nécessaire pour amorcer notre projet et pour rencontrer les personnalités qui allaient nous aider à réaliser le film dans

les meilleures conditions. Nous avons trouvé deux places sur un charter passant par le Portugal et l'Angola, avec une escale obligatoire à Lisbonne et une, plus courte, mais très chaude, à Luanda.

Après ce très long parcours, nous avons enfin débarqué, fourbus mais ravis, à Harare où le docteur Z. représentant sur place du BIT, nous attendait. Originaire d'un pays de l'Est, il était un des grands spécialistes mondiaux de la rééducation.

Il nous avait préparé toutes les entrevues avec les personnalités responsables de ces problèmes y compris le ministre de l'Éducation nationale. Nous sommes passés de ministère en journal télévisé, d'interview en réunion de travail, le tout mené tambour battant. Nous avons été très surpris par l'efficacité zimbabwéenne dans ce domaine : elle ne correspond pas du tout à ce que nous avons connu dans d'autres pays d'Afrique francophone. Nous avons même l'impression que jamais nous n'aurions pu avoir en France ou partout ailleurs, en Europe, autant de rendez-vous avec des personnes aussi importantes.

Nous ne découvrirons Harare qu'entre deux rendez-vous. Pendant les trajets qui nous conduisaient de l'un à l'autre, nous avons le nez collé à la vitre de la voiture. Le long des grandes avenues vertes et très fleuries, on apercevait de grands parcs à l'anglaise avec une végétation tropicale.

Nous avons été surpris de voir que l'ensemble des trottoirs de la ville était accessible aux personnes en fauteuil roulant. Nous constaterons plus tard, pendant le tournage, que toutes les villes que nous traverserons l'étaient également.

Nous étions très heureux d'être au Zimbabwe, où nous ne faisons pas figure d'anciens colons. Et puis nous allions voir de plus près une jeune République que tous les pessimistes condamnaient à très brève échéance. Nous étions étonnés de ne pas sentir l'ambiance d'un pays socialiste. Si on le disait marxiste, il l'était de façon plus que discrète.

Robert Mougabé, le Premier ministre, semblait tenir son pays bien en main. Ce ne devait pas être aussi évident que cela, surtout à cause de la proximité de pays limitrophes en guerre, comme le Mozambique et la dérangeante Afrique du Sud.

À Harare, la cohabitation entre Africains et Anglais, restés ou revenus, semblait bien se passer. Les Anglais donnaient l'impression d'être encore chez eux et Ian Smith, l'ancien premier ministre blanc faisait même toujours partie de la Chambre des députés... Par ailleurs, les Africains ne manifestaient aucune agressivité apparente envers eux. Chacune des deux communautés se savait condamnée à vivre ensemble.

Les Africains avaient su prendre la relève des Anglais et semblaient réussir, cinq ans après l'Indépendance, à maintenir le difficile équilibre d'une économie obligée de ne compter que sur ses propres ressources. C'était là le résultat du blocus économique dû à l'apartheid et à l'isolement politique qui en était résulté. Seule l'Afrique du Sud lui ouvrait sa frontière, et pour cause !

Le Zimbabwe, ex-Rhodésie d'Ian Smith, sorti, depuis cinq ans à peine, d'une guerre d'indépendance meurtrière, compte beaucoup de blessés de guerre. Ceux-ci représentent 13 % de personnes handicapées au Zimbabwe,

donc une réelle force politique, ce qui explique peut-être cet effort d'accessibilité. Mais, plus surprenant encore pour nous, le discours des autorités officielles était entièrement axé sur la notion d'intégration sociale des personnes handicapées. C'est sans doute ce qui nous a le plus marqués durant le repérage.

Rentrés à Paris, nous étions convaincus que nous pourrions y faire un film intéressant. Nous étions repartis en laissant toutes les instructions pour la préparation du tournage et il n'y avait plus maintenant qu'à trouver le reste du financement nécessaire à la réalisation du film, tâche plus simple à dire qu'à faire !

Il s'est passé plusieurs mois entre le repérage et le tournage proprement dit. Grâce à DID, nous avons obtenu à Vienne des fonds des Nations-unies, et à Bruxelles une promesse d'aide de la Communauté Européenne, pour la finition du film. C'était encourageant, mais il y avait un point noir dans tout cela. Le Bureau International du Travail, pour nous donner la somme qu'il avait proposée, exigeait de notre petite association qu'elle participe pour 15 % du budget total, ce qui représentait, à l'époque, 80 000 francs environ. Or l'association n'avait pas du tout d'argent ! Il nous fallait donc le trouver ailleurs. C'est là que sont intervenus deux amis suisses, Anne-Marie et Maurice, qui ont décidé de nous soutenir dans cette entreprise africaine. Après avoir vu notre film *La Chance de notre vie*, ils avaient adhéré à l'association et ils désiraient nous aider.

Cependant, les semaines passaient et n'apportaient rien de neuf. Finalement, Maurice nous a appelés pour nous dire avoir trouvé un sponsor suisse intéressé par l'aventure. Nous aurions donc nos 80 000 francs. Le rêve devenait réalité ! Nous avons aussitôt arrêté les dates de départ et commencé nos préparatifs. Nous avons annoncé la bonne nouvelle au BIT. Il pouvait nous transférer la somme promise.

Dès le lendemain contre-ordre, nous apprenions que le sponsor suisse, renseignements pris, avait abandonné l'idée de nous aider, le Zimbabwe étant considéré comme un pays marxiste. Pour nous, le coup était très dur car nous avions absolument besoin de cette somme pour assurer les voyages et les frais sur place pendant un mois. Nous étions sur le point de renoncer à ce beau projet quand Anne-Marie et Maurice sont revenus à notre secours. Ils décidèrent de nous prêter la somme, en spécifiant que nous pourrions la leur rendre plus tard, quand l'association en aurait les moyens mais qu'il était impensable de renoncer à une telle entreprise pour une somme pareille.

C'était à la fois très gentil mais surtout très courageux de leur part, car il n'était pas certain du tout que nous puissions un jour nous acquitter de cette dette. Et c'est ainsi que, grâce à nos amis suisses, nous nous sommes engagés dans cette équipée.

Cette fois encore, nous avons essayé de trouver des formules de voyage à prix réduits. Notre avion partait de Londres et il nous a fallu rejoindre Heathrow avec nos 100 kg de matériel de tournage, en plus de nos bagages.

Une vieille Indienne en sari nous y attendait avec nos trois billets. Quel soulagement de voir que notre organisation, un peu téméraire, fonctionnait. La chance nous souriait et la charmante hôtesse qui s'occupait de nous semblait

plus intéressée par le fait que nous étions une équipe de tournage que par les kilos qui dépassaient très largement le poids qui nous était alloué. Par cette sérieuse économie, le voyage commençait sous les meilleurs auspices. Après avoir traversé presque complètement le continent africain nous nous sommes retrouvés à l'aéroport d'Harare où nous attendait, de nouveau, le docteur Z. Après de longues et fastidieuses formalités douanières, nous nous sommes rendus à son bureau pour essayer de mettre au point un calendrier. Au fur et à mesure que le docteur Z. nous exposait son programme, nous comprenions que tout ne serait pas aussi facile que nous l'avions imaginé lors du repérage.

Tout d'abord, nous avions à nous soumettre à toute une série de formalités habituelles auxquelles nous ne pouvions échapper. On ne faisait pas impunément un tournage dans un pays partiellement en guerre, a fortiori lorsqu'on était étranger. Même si cette opération était dûment parrainée par le gouvernement et plusieurs organisations internationales, il nous fallait, entre autres, des cartes d'accréditations du ministère de l'Information pour pouvoir filmer et surtout sillonner le pays. Cela signifiait que l'équipe - nous étions trois - devait passer un certain temps à Harare avant de pouvoir commencer le tournage. Mais, dans l'ensemble, nous ne pouvons pas nous plaindre de toutes ces petites tracasseries.

Nous apprenions ensuite que deux accompagnateurs, employés du ministère des Affaires Sociales, avaient été désignés pour nous servir de chauffeurs et d'interprètes. Nous devions les rencontrer le lendemain au ministère ainsi que la personne responsable du projet que nous avions déjà vue lors du repérage.

Des amis français, résidents à Harare, nous avaient très gentiment prêté leur maison pendant qu'ils prenaient leurs vacances en Europe. C'était, là encore, une très grande chance, car les hôtels sont chers dans la capitale et le ministère ne pouvait pas nous loger comme il l'avait espéré. Le lieu était très sympathique, moderne, dans un style hollandais, avec une espèce d'immense patio entièrement fleuri, commun à chacune des quarante maisons qui l'entouraient. Un cours d'eau le traversait, avec un bassin peuplé de poissons et d'un crapaud-buffle que nous aurons l'occasion d'entendre tous les soirs à la tombée de la nuit. Toute la douceur coloniale était là et nous comprenions très bien pourquoi tant d'Anglais et d'Afrikaners étaient encore présents.

Un jour, au cours d'une promenade à travers un parc superbe, nous sommes tombés sur une partie de boules sur gazon à l'anglais, comme il en existe encore dans l'Angleterre profonde la plus conservatrice. Les joueurs étaient tous en uniforme du club, pantalon blanc et veste bleu marine pour les hommes, jupette blanche et chapeau bleu et blanc pour les ladies. Evidemment, les seuls Noirs présents étaient au service des Blancs. Joueurs et arbitres mettaient un tel sérieux à ce qu'ils faisaient que c'en était une vraie caricature.

Nous sommes restés un certain moment à contempler, comme au zoo, ce spectacle désuet et d'un autre âge, à travers les grillages qui le séparaient du reste du monde.

Harare était une ville résidentielle et administrative, pleine de contrastes,

très animée dans la journée et qui, à partir de dix-sept heures, lorsque les magasins fermaient, se vidait de sa population noire. Celle-ci rejoignait les Townships, situés à une vingtaine de kilomètres du centre.

Le soir, c'était une ville presque morte d'où s'exhalait pourtant toutes les senteurs tropicales de la végétation chauffée par le soleil durant la journée. Seuls, quelques restaurants accueillaient les Blancs habitant la ville. Un soir, nous avons même assisté, dans la cathédrale, à un concert de musique médiévale pour le moins anachronique. L'assistance était nombreuse et blanche, naturellement...

Mais revenons à nos projets : nous avons l'impression que le docteur Z. et son assistante faisaient montre, tout d'un coup, d'une certaine rigidité que nous n'avions pas du tout perçue lors du repérage, alors que nous, nous étions dans le même état d'esprit que lors de notre première visite, pleins d'enthousiasme et d'impatience, avec le désir de réussir notre projet.

Plusieurs mois avaient passé et le climat au sein même de l'équipe du BIT avait changé. Il y avait un certain décalage dû, peut-être, à des tensions internes. De plus, notre arrivée coïncidait avec la tenue d'un congrès international important qui mobilisait toute cette équipe présente au Zimbabwe.

En fait, nous le comprendrons plus tard, les réalisations financées par le BIT en faveur des personnes handicapées des zones rurales, qui devaient normalement trouver leur place dans le film, avaient pris beaucoup de retard et n'étaient encore que balbutiantes.

Le lendemain, nous nous sommes rendus au ministère des Affaires Sociales où le même personnage que nous avons déjà rencontré nous a expliqué combien il était heureux que nous soyons là, dans son pays, pour réaliser ce film auquel il semblait attacher tant d'importance. Tout serait fait, disait-il, pour que nous puissions travailler, et d'ailleurs les deux hommes qu'il mettait à notre disposition seraient là pour aplanir toute difficulté. Nous ne demandions qu'à le croire, mais très vite nous avons compris que les difficultés allaient vraiment commencer.

Nos deux accompagnateurs avaient la ferme intention de rentrer chez eux tous les soirs, ce qui allait considérablement limiter nos déplacements. Aussi, dès la première entrevue, avons-nous expliqué que nous comptions bien parcourir le pays du Nord au Sud, même s'il y avait des zones à risques. La guérilla sévissait toujours, au Sud, dans la région de Bulawayo, la deuxième ville du Zimbabwe. Apparemment personne n'y voyait de réelles objections, mais le problème de nos deux aides restait entier. Il fut décidé que la première semaine se passerait dans la région de Guruwé, au nord de la capitale.

Le Docteur Z. et son équipe avaient suggéré une liste de personnes à interviewer. Il ne nous restait plus qu'à aller voir, par nous-mêmes sur le terrain, comment les choses se présentaient. C'est alors, seulement, que les opérations ont vraiment commencé.

Dès que l'on sortait des grosses agglomérations, où l'habitat était de type européen, nous découvrions les grands espaces où, de temps à autre, nous passions près d'un groupe d'habitations traditionnelles, cachées derrière de grands maïs.

Ce type de logement, composé de plusieurs cases rondes déterminant un espace de vie, est le seul que nous verrons dans la presque totalité du pays. Excessivement propres et bien entretenues, nous avons été très surpris de n'y voir que des personnes habillées à l'européenne, quel que soit l'endroit où nous irons. Aucun vêtement traditionnel évoquant les boubous ivoiriens ou camerounais... Pendant des dizaines d'années, la civilisation anglaise a complètement laminé celle des Africains. Nous aurons, un jour, une discussion à ce sujet, avec un jeune médecin qui n'a pris réellement conscience de sa culture africaine qu'après un passage en Afrique francophone. Pour lui, cela avait été un choc terrible, une prise de conscience dont il avait eu beaucoup de mal à se remettre. Depuis sa plus tendre enfance, on lui avait toujours fait croire qu'il appartenait à une sous-race ! On comprenait aussi pourquoi l'apartheid était né dans ce pays...

Nos deux fonctionnaires, Desmond le chauffeur et Tapiwa l'interprète, ne se posaient pas ce genre de questions. Ce dernier, ancien combattant, avait une prothèse à un pied. Ils étaient plutôt sympathiques et nous expliquèrent qu'ils étaient en formation aux Affaires Sociales.

Partout où nous posions nos regards, nous avions l'impression de retrouver les paysages chers au Douanier Rousseau. Il y avait parfois d'énormes et superbes roches striées. Nous étions vraiment dans les grands espaces des films de notre enfance. À l'horizon, se découpaient sur fond d'azur les longues et magnifiques chaînes de montagnes, frontière naturelle avec la Zambie. Pour arriver jusqu'à Guruwé, les pistes n'étaient goudronnées qu'en leur milieu, permettant le passage d'une seule voiture. Lorsque deux véhicules devaient se croiser, il fallait se déporter sur les bas-côtés, à cheval sur la partie goudronnée et sur celle en terre battue. Dans la presque totalité du pays, les pistes étaient semblables. Voyager en voiture ne posait donc pas de problème au Zimbabwe, où l'ensemble du réseau routier est remarquablement entretenu.

Chaque fois que nous arrivions dans un nouveau lieu avec l'intention de filmer, nous devions nous soumettre à un certain rituel. Il fallait se présenter aux autorités locales, puis aller saluer le chef de village et rencontrer le travailleur social responsable des personnes handicapées du secteur. À chacun, notre interprète se devait d'expliquer, avec plus ou moins de détails, qui nous étions et le but de notre venue. Certains accueillaient tout cela avec un flegme très britannique, d'autres voulaient plus de détails, ce qui demandait des palabres et des attentes...

Là aussi, leur notion du temps et la nôtre divergeaient... Si l'on comptabilise la durée des déplacements à travers tout un pays et celui que l'on consacre aux négociations, on s'aperçoit que le temps réel de tournage est infime... Mais c'est la règle du jeu et il est hors de question de s'y soustraire sans risquer de compromettre le film. Quoi de plus normal d'ailleurs, surtout lorsque l'on voit arriver dans un véhicule ministériel, immatriculé dans la capitale, trois Blancs étrangers, encadrés par deux fonctionnaires et flanqués de tout un matériel de cinéma... La méfiance est totale !

Après trois heures de route, à travers d'immenses étendues cultivées, nous sommes arrivés sur les lieux où nous étions censés trouver l'assistante

sociale locale. Notre interprète interrogea un paysan qui se lança dans une longue phrase ponctuée de grands gestes. Traduction : « Il l'avait bien vue passer, elle était partie par là il y a deux heures, elle devrait rentrer ce soir. » Il était onze heures du matin...

Nous sommes donc repartis dans la direction indiquée par le paysan. Notre véhicule, une 4x4 Japonaise, aux suspensions un peu raides, était peinte aux couleurs « gris-ministère ». Nous n'y pouvions rien mais ce n'était évidemment pas la façon la plus discrète d'arriver quelque part. Les deux fonctionnaires occupaient les places avant et nous étions derrière, avec notre matériel, une cantine, et quelques boissons fraîches pour la route.

Les villages, dans ce pays, sont plutôt surprenants. Il s'agit en fait de cases dispersées sur des kilomètres. Il fallait que ce soit presque une ville pour qu'il y ait un centre, avec une épicerie, un bâtiment administratif sommaire, un café et quelques habitations regroupées. C'était le cas de Guruwé, chef-lieu du district. Après deux heures de vaines recherches et d'allées et venues entre le bureau désert de l'assistante sociale, son domicile sans téléphone, à la porte close, et les lieux où elle était susceptible de se rendre, nous avons fini par nous arrêter et manger nos sandwiches.

L'assistante sociale allait à pied d'un endroit à un autre, souvent éloignés de plusieurs kilomètres. Elle n'avait même pas une bicyclette pour ses déplacements. Elle fut enfin retrouvée par l'un de nos deux dévoués cicérones. C'était une petite bonne femme vive, alerte, souriante et fort sympathique.

Elle a immédiatement compris ce que nous cherchions. Nous lui avons fait une place dans notre voiture ainsi qu'à un officiel local et nous sommes repartis par des chemins de terre, caillouteux à souhait, à la recherche de notre premier handicapé. Lorsque la voiture s'arrêta, l'assistante sociale nous montra du doigt, sur notre droite, à proximité de la route, une forme en haillons qui, tel job sur son tas de fumier, faisait la sieste sur un monticule de compost, abrité par un chapeau de paille effrangé.

C'était Stephen, l'homme que nous cherchions.

À peine surpris de voir arriver sept personnes en corps constitué, il se redressa un peu et, avec un large sourire, écouta attentivement les propos de l'assistante sociale, relayée de temps à autre par Tapiwa. Nous ne comprenions évidemment pas un traître mot de ce qui se disait, mais à voir Stephen opiner du chef, nous pensions qu'il était d'accord sur les propositions de tournage qui lui étaient faites.

Et puis, avec beaucoup de difficultés, il s'est levé, nous donnant l'impression qu'il ne pouvait ni se déplier, ni se redresser complètement. Il avait une atrophie des membres inférieurs et d'un bras. Il se déplaçait très lentement, courbé en deux, en prenant appui sur un bâton aussi noueux que lui ! Personne n'avait l'air de savoir quelle était la déficience de Stephen. Mais il était d'accord pour que nous revenions le filmer dans trois jours.

Contraints à n'être que des spectateurs muets et passifs, nous n'avons pu échanger avec Stephen que sourires, regards et poignées de main, en essayant de les rendre les plus chaleureux possible.

C'est alors qu'en regagnant notre voiture, nous avons aperçu, sur le bas côté de la route, au milieu des grappes d'enfants qui nous observaient en

riant, un splendide fauteuil roulant qui brillait de tous ses chromes sous le soleil. Et puis, en approchant, surpris d'une trouvaille aussi insolite en pleine brousse, nous avons vu un homme d'une cinquantaine d'années, dans le fossé, planté sur ses deux moignons de jambes.

En interrogeant l'assistante sociale, par Tapiwa interposé, nous avons compris qu'il habitait à quelques centaines de mètres de là mais qu'elle ne le connaissait pas et le voyait pour la première fois.

Avec des prodiges de diplomatie, sans aucune illusion d'ailleurs, en passant par le filtre de la traduction, nous avons demandé si nous pouvions tenter une investigation auprès de cette personne handicapée tombée du ciel, et inconnue des services compétents.

Après une longue discussion où, bien entendu, nous ne pouvions intervenir, Tapiwa nous fit signe que l'assistante sociale était d'accord. Chère assistante sociale, si nous avions osé, nous vous aurions sauté au cou d'avoir si facilement contourné les ordres que vous aviez sûrement reçus ! Sans doute Tapiwa avait-il aussi été un excellent avocat de notre cause.

Notre manque de confiance dans la bonne volonté de nos accompagnateurs était certainement injuste mais à la mesure de notre impuissance à pouvoir nous exprimer nous-mêmes.

Pendant ce temps-là, notre nouvel handicapé, qui se nommait Azidi, avait avec une habileté extraordinaire regagné son fauteuil roulant. Il était très bel homme avec son crâne dégarni et sa carrure d'athlète !

Il a aussitôt accepté de participer à notre enquête filmée. Nous avons été ravis de ce premier repérage car il nous apportait un nouveau personnage dont nous n'avions pas eu l'idée le matin même. Ensuite, toujours dans cette belle région de Guruwé, avec le même aréopage, nous avons découvert une autre personne fort intéressante. Il s'agissait d'un aveugle qui avait réussi à mettre sur pied un véritable négoce fort rentable, disait-on. C'était une sorte de petit drugstore, en pleine campagne, avec pompe à essence, débit de boissons où l'on trouvait de tout, de la cuvette en émail à la robe de coton en passant par la boîte d'allumettes, le sac de farine ou le bidon d'huile. C'était là une réussite d'intégration qui nous semblait exemplaire. Très réticent au début, cet aveugle avait fini par accepter que l'on revienne le filmer pour qu'il nous raconte sa prodigieuse ascension.

Sur la route du retour, nous nous sommes encore arrêtés, dans la région de Domboshawar, chez une jeune femme qui avait deux enfants sourds et muets, une fille et un garçon. Nous l'avons rencontrée chez son père en compagnie d'un frère, lui-même handicapé. Il avait eu une polio dont il lui restait quelques séquelles. Ses deux enfants handicapés étaient absents. La mère divorcée en avait la garde. Nous apprendrons, par la suite, que le père avait emmené leurs deux autres enfants qui, eux, étaient sans problème. Il avait accusé sa femme d'être la cause du mauvais sort.

Tout cela nous semblait très intéressant car, avec cette famille, on pénétrait au cœur même du problème de la sorcellerie et du handicap dans ces pays animistes où l'on faisait appel au « witch doctor » pour démêler les situations critiques. Ce terme même de « witch doctor », association de sorcellerie traditionnelle et de science occidentale, était, en soi, tout un

programme. D'autre part, la mère nous a brièvement expliqué qu'elle avait essuyé un refus pour l'intégration de ses enfants à l'école.

Pourtant nous avons eu un entretien passionnant, lors des premiers repérages, avec le ministre de l'Éducation Nationale qui nous avait expliqué la politique d'intégration qu'il essayait de promouvoir sur l'ensemble du pays. La réalité sur le terrain n'était peut-être pas aussi simple que son discours le laissait entendre du fond de son ministère. Mais quoi de plus normal ! Le cas soulevé par cette mère pleine de vie et ses deux enfants nous semblait convenir parfaitement au propos du film.

Par ailleurs, étant donné le nombre important de lépreux et de blessés de guerre dans le pays, il nous semblait indispensable de les voir figurer dans le film.

Lorsque nous avons émis ce souhait au cours d'une réunion au ministère des Affaires sociales, nous avons immédiatement compris que nous avions commis un impair. La lèpre dépendait de la Santé et non des Affaires sociales. Quant aux anciens combattants... on nous ménagea la visite d'un hôpital-caserne non loin de la capitale, mais ce n'était pas du tout ce que nous recherchions. Nous voulions un ancien combattant, handicapé et réinséré !

Ensuite, à l'analyse de la feuille de route proposée par les Affaires sociales, sur nos demandes, forcément théoriques, nous avons compris également que toute improvisation par rapport à l'itinéraire établi nous serait interdite. Nous étions contrariés de cette situation car cela risquait de brider encore plus nos investigations.

La situation était donc claire. Nous avons un ministère de tutelle. À nous de composer avec cette réalité. Il nous fallait nous ménager un laps de temps suffisant pour pouvoir assurer, auprès d'autres instances, ce que nous voulions voir figurer absolument dans le film.

Nous avons alors établi un calendrier provisoire en fonction des différents personnages que nous avons retenus et nous avons essayé de convaincre les fonctionnaires du bien-fondé de nos choix et de l'intérêt de ne pas nous cantonner à la capitale et ses alentours mais bien d'aller un peu partout dans le pays pour que le film soit plus significatif.

C'était l'automne dans l'hémisphère austral. La mousson se terminait et le climat était particulièrement clément sur le Haut-Plateau. La nuit tombant vite et, la lumière de midi étant dure pour les images, il nous fallait nous adapter à un rythme un peu spécial. Tourner tôt le matin, jusqu'à onze heures, puis s'arrêter et reprendre vers quinze heures l'après-midi, jusqu'au coucher du soleil. Presque sans transition, il faisait nuit vers dix-huit heures.

C'est aussi l'une des raisons pour lesquelles nous voulions partir plusieurs jours sans avoir à perdre trop de temps dans les allées et venues en nous rendant sur les lieux de tournages.

Les plus réticents, évidemment, étaient nos deux accompagnateurs qui n'avaient aucune envie de partir huit jours loin de chez eux. Ils finiront quand même par s'incliner et ils nous feront faire un circuit passant par le Centre, l'Est et le Sud-Est.

Nous avons aussi choisi quelques lieux typiques du pays : le Grand

Zimbabwe, seules ruines en dur de toute l'Afrique noire (12^{ème} siècle), les célèbres « Victoria Falls » ou chutes du Zambèze, les grands lacs, etc. et des ambiances de différentes réserves pour agrémenter le film d'images qui évoqueraient tout de suite les particularités de ce pays dont nous allions progressivement découvrir toutes les beautés. Lorsque nous évoquions ces hauts lieux touristiques où nous aurions pu faire quelques belles images, un air d'incompréhension totale passait sur les visages de nos interlocuteurs.

Pour eux, sans doute, un film sur les handicapés ne devait montrer que des handicapés et rien d'autre. Nous souhaitions, nous, que ce reportage ne puisse se situer ailleurs qu'au Zimbabwe.

Nous avons décidé de partir d'abord trois ou quatre jours dans le Nord pour y filmer toutes les situations que nous avons retenues dans cette région, sans compter celles que le hasard nous ferait rencontrer. Ensuite, nous reviendrions faire un point à Harare, avant de nous diriger vers le Sud. Cela nous permettrait de ne pas emporter tout le matériel avec nous. Nous étions déjà bien assez chargés et il ne restait pas beaucoup de place dans le véhicule une fois qu'on y avait installé le matériel de prises de vues, les cassettes, les sacs de couchage, un minimum de bagages pour que chacun puisse se changer en route et la cantine à boissons, indispensable dans ce genre d'équipée. Nous étions secoués à l'arrière du véhicule. Nous avions la caméra, flambant neuve, sur les genoux, pour lui éviter le plus possible les vibrations et les nombreux cahots, car l'électronique d'un tel engin est très sophistiquée et donc très fragile. Si nous voulions qu'elle tienne jusqu'à la fin du tournage, il fallait la ménager.

Personne au Zimbabwe, hormis le personnel de la télévision peut-être, n'aurait pu la réparer. De toute façon, il n'y aurait pas de pièces de rechange disponibles. Nous n'avions plus qu'à espérer que tout se passe bien et à la préserver au maximum. François, l'assistant, lui confectionna une protection blanche en polystyrène expansé, de façon à la protéger de la chaleur et du soleil.

En revenant à Guruwé, nous sommes allés directement chez Stephen. Tout de blanc vêtu, brillant comme un sou neuf, il était méconnaissable ! Ses yeux brillaient à travers les franges de son chapeau de paille. Il arborait un franc sourire, heureux du tour qu'il nous avait joué. Nous étions très touchés que cet homme si pauvre se soit endimanché pour nous recevoir.

Mais Alain était en même temps contrarié car la silhouette de Stephen, trop contrastée, posait des problèmes de réglage de la caméra. Stephen ne s'exprimait qu'en « shona » et nous avons expliqué à Tapiwa comment il devait poser les questions : il fallait le laisser parler, ne pas l'interrompre et ensuite seulement nous rapporter ce qui avait été dit. Stephen s'était assis dans l'herbe et nous avons alors commencé notre première interview en shona.

Nous nous demandions ce que pouvait représenter pour lui une caméra de télévision? Savait-il même que la télévision existait? Nous n'en étions pas sûrs du tout !

Nous aurions aimé pouvoir parler directement avec lui mais cette impossibilité de communiquer, autrement que par l'intermédiaire de Tapiwa, a été constamment pour nous une énorme frustration.

C'était très étrange car, à mesure que Stephen parlait, nous avions

l'impression de boire ses paroles sans en comprendre un traître mot. Nous aurons cette réaction pratiquement à toutes les interviews en langue vernaculaire. Chaque fois, nous essayions de sentir ce que disaient nos héros à travers leurs regards et leurs gestes. En fait, nous avions l'impression d'être les spectateurs impuissants d'un film muet, où l'action était réduite au minimum.

Dès que Stephen s'arrêtait de raconter, nous harcelions notre interprète pour essayer de tout savoir. Ce dernier nous regardait, un peu étonné, essayant de nous dire dans son anglais ce qu'il avait entendu en shona. En fait, il ne nous donnait que ce qui lui semblait, à lui, essentiel, oubliant souvent des détails qui font, pour nous, toute la richesse d'une interview...

Mais comment lui en vouloir ? Tapiwa faisait des efforts méritoires et considérables pour répondre à nos demandes, mais nous, nous vivions ses réponses un peu comme s'il s'était agi de rétention d'informations. Dès cette première interview, nous avons mesuré l'écart qui existait entre ce que nous avions espéré et la réalité qui nous échappait. C'est par bribes que nous avons découvert ce touchant personnage et son histoire.

Stephen était seul au monde, ou quasiment. Son père et sa mère étaient morts quand il était très jeune. Il avait été recueilli et élevé par un oncle et une tante. Il ne savait pas vraiment quel âge il avait... Peut-être 35 ans. Il était incapable de dire la nature de son handicap. Pourtant, il avait une explication sur l'origine de son mal. Il pensait avoir été victime d'un mauvais sort, jeté par des sorcières à la suite du différend qui avait opposé ses parents divorcés au sujet de sa garde.

Un matin, alors qu'il devait aller chasser avec son père, il s'était réveillé le bras et la jambe gauche tout froids, paralysés.

Bien sûr, à plusieurs reprises, il était allé voir les « witch doctors ». Mais depuis la mort de ses parents, les «witch » avouaient leur impuissance: le sort ne pouvait plus être combattu car les morts l'emportent avec eux dans l'au-delà.

Le sourire triste de Stephen exprimait une résignation très émouvante. Stephen faisait partie des 52 % des personnes handicapées du Zimbabwe qui ne sont jamais allés à l'école. Il n'avait aucune aide financière. Il ne pouvait subsister que grâce au petit champ de maïs dont il s'occupait, à côté de la case de son oncle. Avec beaucoup d'application et d'efforts, nous l'avons vu arroser son champ et ses plantes avec un vieux bidon d'huile bricolé. Il était très dépendant de la bonne volonté de ses voisins et il ne pouvait pas préparer ses repas tout seul. Parfois, lorsque son oncle s'absentait plusieurs jours, comme c'était le cas en ce moment, il lui arrivait d'être oublié et alors il ne mangeait pas !

Evidemment, le grand rêve de Stephen était de se marier. C'était pour lui l'assurance que quelqu'un s'occuperait toujours de lui. Plusieurs fois, il avait cru possible de réaliser ce rêve mais au dernier moment, les jeunes filles s'esquivaient, ce qui lui faisait très mal. Mais il conservait l'espoir d'y parvenir un jour, car c'était indispensable pour sa survie...

Apparemment, en Afrique, la situation d'un handicapé grave et dépendant, est beaucoup plus dramatique que l'on aurait pu l'imaginer. N'étant

pas médecins, nous n'avons pas été capables d'émettre un diagnostic sur la déficience de Stephen. Était-ce dû à une poliomyélite, véritable fléau en Afrique, faute de vaccination à cause des difficultés de conservation des vaccins?

Nous avons l'impression que, bien soigné, dès l'apparition de la maladie et sans doute appareillé, la vie de Stephen aurait pu être presque normale.

Après son récit, avec une belle inconscience, nous avons proposé à Stephen de l'accompagner à la rivière où il allait se laver chaque jour. Le trajet sur le chemin caillouteux en descente, puis à travers champs, n'en finissait pas sous le soleil encore chaud de cette fin d'après-midi. Caméra et magnétoscope à l'épaule, nous ruisselions et avions beaucoup de peine à suivre ou à précéder Stephen qui progressait pieds nus, lui aussi avec difficulté. À chaque pas, il prenait appui sur son bâton. Ce n'était pas une partie de plaisir car nous n'avions pas réalisé que la rivière était à près d'un kilomètre. La vue et le bruit de l'eau nous ont heureusement rafraîchis. Stephen, les pieds dans l'eau, était heureux et détendu.

Rentrés chez lui, il nous a proposé de visiter sa case. C'était propre et dépouillé à l'extrême. Seules, sur le sol en terre battue, quelques casseroles et une jarre remplie d'eau. Dans un coin, quelques outils pour travailler la terre. Une natte était roulée près d'un repose-tête. Une lampe tempête oscillait, pendue à un clou. C'était là tout ce qu'il possédait.

En quittant Stephen, à regret, le cœur un peu serré par ce que nous venions de vivre, nous avons dû traverser la petite foule d'enfants silencieux agglutinés à sa barrière. Il était tard, la lumière était superbe et le soleil n'allait pas tarder à se coucher.

Une centaine de mètres nous séparait de l'entrée du chemin qui menait chez Azidi. Il nous attendait là, très digne sur son fauteuil roulant. Cet homme avait vraiment beaucoup d'allure. C'était un tel contraste, après le pauvre Stephen, chétif et tordu!

Azidi était un bel homme, dans la force de l'âge, que la fatalité avait brisé. Il aurait très bien pu être le chef du village. Pour rejoindre sa case, avec des difficultés sans nom, il essayait, à travers trous et cailloux, de se frayer un passage en évitant secousses et soubresauts. C'était un véritable gymkhana qu'Alain et François suivaient caméra et magnétoscope à l'épaule. Visiblement, un fauteuil roulant européen était parfaitement inadapté à ce terrain, voire même dangereux car, à chaque obstacle et Dieu sait s'ils étaient nombreux, il risquait de se renverser.

Apparemment, il n'y avait pas de production locale de ce type de véhicule, peut-être moins esthétique mais plus rudimentaire et plus résistant, avec des roues de bicyclettes comme nous en avons vu dans les zones rurales d'Afrique francophone.

Nous apercevions d'autres cases à travers les maïs, les fleurs et une jolie végétation tropicale. La case d'Azidi était la dernière. Nous avons alors fait la connaissance de sa nombreuse famille. Sa femme, ses enfants, ses petits-enfants, tout le monde était là, autour de lui, se taisant lorsqu'il prenait

la parole, pour mieux l'écouter. Il restait bien le chef de famille, malgré son handicap.

Lorsqu'il quitta son fauteuil roulant pour venir s'asseoir sur un muret devant sa case, au milieu des siens, ses enfants lui tendirent des cannes anglaises pour qu'il puisse s'appuyer. La lumière baissait très vite, mais c'était une heure douce et agréable après la forte chaleur de l'après-midi. Il n'était évidemment pas question de commencer une interview maintenant. Sur proposition d'Azidi, nous le ferions le lendemain à huit heures du matin.

Nous nous sommes rendus au bourg voisin pour y passer notre première nuit sur le terrain. Desmond et Tapiwa nous avaient arrangé un dîner, dans le seul café ouvert de la région. La propriétaire avait accepté de nous préparer un plat local, la Sadza, fait à base de purée de maïs, agrémentée de quelques morceaux de poulet bouilli. Elle nous avait fait cela dans son arrière-boutique pour ne pas donner de mauvais exemple aux habitués du bar. Nous nous réjouissions à l'idée de goûter enfin la cuisine du pays. En fait, nous l'avons reçue sur l'estomac comme un bloc de béton mais il y avait une ambiance très sympathique dans ce café et nos deux accompagnateurs devenaient de plus en plus loquaces, contrairement à leurs habitudes. Ils se montraient même plutôt prévenants et soucieux de la façon dont nous allions passer cette nuit car le seul hôtel du district était fermé.

Tapiwa connaissait un local que les fonctionnaires de passage utilisaient. Il fallait d'abord le trouver et pouvoir y pénétrer. Cela nous prit une bonne heure. C'était quatre pièces vides, cimentées, sans eau ni électricité. À la lumière de nos lampes électriques et de bougies, nous avons essayé de faire un peu de ménage pour pouvoir déployer nos sacs de couchage à même le sol. Nous avons retiré le matériel de la voiture. La nuit fut courte et plutôt dure, car nous n'étions pas habitués à ces conditions spartiates. Tout se passa bien quand même, malgré les courbatures. Tapiwa avait, quant à lui, préféré dormir dans la voiture. Nous commençons à comprendre les réticences de nos acolytes à passer la nuit loin de chez eux !

Le matériel remis dans le véhicule et la tasse de café avalée, nous étions chez Azidi à huit heures.

Cette situation était complètement différente de celle de Stephen. Il avait vécu normalement jusqu'à son premier accident, vers l'âge de 40 ans. Une voiture l'avait renversé alors qu'il se rendait au travail à vélo. Il avait alors perdu une jambe et n'avait obtenu aucune indemnité ni rente, mais une prothèse et un travail de magasinier au Fond de Développement du District. Il y avait travaillé pendant neuf ans, jusqu'à un deuxième accident, sur son lieu de travail cette fois, et qui lui valut l'amputation de l'autre jambe.

Il se battait comme il pouvait pour essayer de faire valoir ses droits, mais en vain. Cette fois, il était sans travail et ne recevait aucune compensation. Il se retrouvait dans une situation catastrophique. En Afrique, quand le chef de famille devient inapte, la famille est complètement démunie.

Or au Zimbabwe, Azidi n'était pas une exception. Pour la majorité des handicaps acquis à l'âge adulte, il n'y a pratiquement pas de structures de reconversion. Il est donc très difficile de retrouver du travail. Il était pourtant loin d'être inapte. Il y avait, dans cet homme, une force qui ne demandait

qu'à s'exprimer. Il nous a expliqué avoir la chance de travailler un peu pour les voisins et de rapporter ainsi un minimum d'argent à sa famille. Sa femme aussi était obligée d'aller travailler dans les concessions de maïs voisines. Pour Azidi, le comble de la pauvreté, c'était de ne plus pouvoir acheter de savon.

Le ton d'Azidi était, bien sûr, amer, mais on le serait à moins. Il se sentait abandonné alors qu'il ne demandait qu'à travailler. En plus, il aurait très bien pu continuer à faire son travail de magasinier en fauteuil roulant mais on le lui avait refusé. Azidi était aussi allé voir les « witch doctors » mais ceux-ci lui avaient déclaré qu'eux ne pouvaient rien faire pour lui car il n'avait pas suffisamment apaisé les esprits de ses ancêtres et n'était plus sous leur protection contre les mauvais sorts. « Sans doute, n'ai-je pas assez pensé à eux », disait-il, résigné !

Il s'exprimait très lentement, avec des gestes pour ponctuer ses phrases et un beau sourire triste. C'était fascinant d'écouter cette longue plainte, véritable mélodie... Parfois, nous surprinions un mot d'anglais qu'il glissait dans son discours pour préciser une date ou une mesure. Tapiwa, là encore, essayait de nous traduire l'essentiel de ce qu'il disait.

Lorsque Azidi s'arrêta de parler, il nous proposa de nous montrer comment il s'y prenait pour travailler dans les champs de maïs. Il enveloppa et ficela ses deux moignons dans un plastique assez solide pour les protéger et traversa la cour sur ses moignons en s'aidant des mains. Nous l'avons filmé en train de biner son champ. Visiblement il était très efficace, peut-être aussi efficace que n'importe quel valide faisant le même travail. Ensuite il se mit à couper du bois, et là, en maniant sa hache, il était impressionnant de puissance. Pendant ce temps, sa femme et ses filles préparaient le thé pour tout le monde. Nous nous sommes retrouvés devant la case principale, autour des tasses disposées sur la natte.

Lorsque nous avons pris congé, Azidi a tenu à nous raccompagner jusqu'à notre véhicule, et nous sommes allés retrouver l'assistante sociale, dans le bourg.

Nous avons rendez-vous avec l'aveugle qui avait monté ce petit drugstore de brousse. Mais quelle ne fut pas notre déception lorsque l'assistante sociale, partie en éclaireuse pendant que nous préparions notre matériel, revint nous annoncer qu'il ne voulait plus se laisser filmer, ni maintenant, ni jamais !

Nous ne réussîmes pas à en connaître la raison. Que s'était-il passé dans sa tête? Quels conseils avait-il écoutés? De quoi avait-il eu peur? Aurions-nous dû utiliser la caméra dès le repérage pour le familiariser?

Le laissant, sans doute, derrière la porte de son officine, nous sommes allés vers ses cases d'habitation, à quelques kilomètres de là, pour en savoir un peu plus mais on ne nous en a même pas donné l'accès. Frustrés et déçus, nous avons rebroussé chemin, en perdant un bel exemple de réinsertion pour notre film.

Après avoir dormi en route, le lendemain matin nous étions chez Sarah, la mère des deux enfants sourds-muets qui nous attendait toute pomponnée dans une jolie robe, entourée de son frère et de sa belle-soeur.

Alois, le petit garçon de 12 ans, beau et fin, très timide, restait caché dans la case. Quant à Maureen, sa soeur naine, âgée de 18 ans, toute pimpante elle aussi, elle s'affairait à nettoyer la cour pourtant déjà impeccable. La mère s'était assise sur le seuil de sa case et parlait de toutes ses difficultés avec beaucoup de dignité. Elle n'exprimait ni agressivité ni amertume.

Finalement, Mois, après être resté un long moment caché dans les jupes de sa mère, était grimpé en haut d'un manguier, tant nous lui faisons peur. Il y évoluait comme un singe et finit par redescendre pour apporter un fruit à sa tante.

Nous avons été frappés par la facilité des échanges et la complicité entre ces femmes et les enfants. Ils avaient, semble-t-il, réinventé leur propre langage des signes et l'atmosphère qui régnait dans ce lieu était franchement gaie et sereine.

Le père, rappelons-le, malgré l'avis du tribunal coutumier et du chef du village, était parti avec leurs deux autres enfants, en lui abandonnant les deux handicapés. À en juger par le récit de Sarah, le handicap n'est pas mieux toléré dans ces contrées que chez nous. Il est, semble-t-il, toujours considéré comme le résultat d'un mauvais sort qu'on est obligé d'accepter comme une fatalité si le « witch doctor » s'est déclaré impuissant à y apporter son secours. Le père avait considéré que c'était sur sa femme que le sort était jeté et il avait pris la fuite avec ses deux enfants bien portants.

Sarah semblait pourtant faire face courageusement aux besoins de sa petite famille. Elle était aidée par son vieux père, son frère handicapé léger et sa belle-soeur. Un champ de maïs était leur seule ressource pour l'instant.

Sarah venait de faire un stage de tissage et attendait avec impatience le métier à tisser promis par la commune et le BIT. Peut-être pourrait-elle apprendre à tisser à Maureen, ce qui lui permettrait d'en vivre, qui sait? Elle reconnaissait qu'Alois était beaucoup plus futé et habile que sa soeur mais elle essayait d'inciter celle-ci à prendre des initiatives et à faire des choses un peu délicates, comme allumer le feu et faire la cuisine.

Sarah avait aussi rêvé de pouvoir envoyer ses enfants à l'école mais ses revenus étaient nuls et le directeur de l'établissement voisin n'avait pas accepté de les prendre. Ses effectifs, de 45 élèves par classe, étaient, disait-il, trop importants et les maîtres non préparés à recevoir des enfants avec ce type de handicap. Effectivement l'intégration de ceux-ci demandait des compétences spécifiques non nécessaires pour les enfants handicapés moteurs que nous avons vus jouer dans la cour de récréation avec les autres écoliers. La réalité de cette école de Domboshawar contrastait avec le discours que nous avait tenu le ministre de l'Éducation.

Une étude statistique, faite au lendemain de l'Indépendance, révèle que 40 % des handicaps apparaissent dans les quatre premières années de la vie et que 60 % de ceux-ci touchent les garçons.

Comme nous le constaterons par la suite, l'État fait des efforts importants dans le domaine de la scolarisation en général, comme dans celui concernant les handicapés en milieu normal. Par ailleurs, il a mis sur pied

une école très perfectionnée, dans le centre du pays, pour des enfants sourds venant d'un peu toutes les régions.

Cette école compte 280 élèves sourds et muets à qui on apprend la langue anglaise et qui s'expriment entre eux en langage signé. Ceci posait un problème aux enfants lorsqu'ils retournaient dans leurs familles qui, évidemment, s'expriment seulement dans leur langue vernaculaire. Mais ce choix avait été fait pour que les enfants puissent avoir plus tard le maximum de chances de s'insérer sur le marché du travail où, seule, la langue anglaise est utilisée.

On avait donc privilégié leur intégration future dans la société au détriment de leur insertion familiale immédiate. Mais d'une part, ils étaient internes dans le centre et, d'autre part, pourquoi ne pas espérer que leurs parents trouveraient, comme Sarah, un langage de substitution?

La gestion de ce centre modèle avait été confiée, par l'Éducation Nationale, à «Jairos Jiri», la plus importante association s'occupant des personnes handicapées au Zimbabwe. Elle donnait un enseignement spécialisé aux enfants sourds et muets, avec des moyens très modernes, et lorsque ceux-ci avaient atteint un certain niveau de communication et de compréhension, ils étaient envoyés, à temps plus ou moins partiel, dans les écoles ordinaires des environs. Ils participaient là aux mêmes activités que les autres enfants. N'était-ce pas la meilleure façon de réaliser une vraie intégration, dès l'enseignement primaire? Il faudrait, bien sûr, du temps et des moyens pour que cette expérience se généralise dans tout le pays. C'était toutefois un début prometteur et une réponse au directeur de l'école de Domboshawa...

À quelques kilomètres de chez Sarah, nous sommes allés voir Clever qui habitait derrière une colline arrondie typique de cette région. Son père, bel homme d'une soixantaine d'années, au visage très doux, nous a accueillis en anglais. Il avait travaillé avec eux à l'époque coloniale et s'exprimait très bien dans cette langue, son fils Clever également.

Il nous présenta ce petit jeune homme de 18 ans qui nous est apparu s'appuyant sur une béquille avec une jambe nettement plus courte que l'autre. Il était atteint d'une fragilité osseuse congénitale entraînant une sévère ostéoporose généralisée, la maladie de verre, se traduisant par de multiples fractures spontanées et des déformations osseuses. Depuis sa toute petite enfance il avait eu de très nombreuses fractures.

Il portait également une énorme chaussure orthopédique montante, en cuir, avec une semelle très épaisse. Visiblement, il l'avait mise pour nous recevoir et son pied nu, emprisonné, le faisait souffrir par cette chaleur. Il avait évidemment l'habitude de marcher nu-pieds et nous l'avons invité à se déchausser, ce qu'il fit immédiatement avec joie ! Ce garçon sympathique était tout sourire et s'exprimait fort bien.

Après nous avoir présenté toute la famille en train d'écosser de gros haricots blancs devant la case principale, le père nous a emmenés dans un coin ombragé et nous a raconté le problème de Clever, sixième de ses neuf enfants. Après avoir découvert le mal de son fils dès sa petite enfance, il avait consulté sans succès les médecins des hôpitaux. Comme nous lui

demandions s'il avait, lui aussi, été voir le witch doctor, il en parut surpris et nous a assuré qu'il n'y avait jamais songé! Il ajouta : «Sa première dent était noire... Je n'avais jamais vu cela.» Les médecins avaient bien diagnostiqué cette « maladie de verre » et avaient dit que peut-être à la puberté, vers 12 ans, cela disparaîtrait... Mais il n'y avait pas eu d'amélioration et la maladie continuait. Maintenant, le père souhaitait seulement que son fils soit le plus heureux possible malgré son handicap.

Quant à Clever, il poursuivait, plutôt brillamment, des études par correspondance. Il les avait commencées à l'âge de 8 ans, en étant pensionnaire à Harare dans un centre de l'association « Jairos Jiri », qui n'assurait que le cycle primaire. Il avait opté alors pour les études par correspondance, solution beaucoup plus simple pour lui et moins risquée. En cela Clever était une exception car très peu de handicapés accèdent aux études secondaires au Zimbabwe. Son séjour dans la capitale lui avait apparemment donné de l'ambition et il voulait visiblement sortir de sa condition rurale, d'ailleurs peu compatible avec son handicap. Il désirait devenir un manager, un patron, et faisait tout pour y arriver le plus vite possible car il n'était pas sûr que sa maladie lui laisse autant de temps qu'à d'autres. Il disait en souriant « Handicapé ne signifie pas inapte » et il ajoutait, malicieusement : « Ce que je ne peux pas faire avec mon corps, je le ferai avec ma tête. »

Clever avait comme cela quelques formules qui montraient bien toute sa détermination à ne pas se laisser abattre par son handicap. Il souhaitait aussi ardemment se marier. C'était même, pour lui, une condition sine qua non pour parvenir à son plan de carrière.

Nous étions persuadés qu'il réussirait, là aussi, avec la même volonté qu'il mettait en toute chose. Son optimisme était contagieux. Dans cette famille aussi nombreuse qu'à l'accoutumée et où plusieurs générations vivaient en communauté, Clever s'était ménagé une place à part. Il avait une petite case personnelle où il pouvait s'isoler pour travailler. Elle était aussi modeste que les autres mais il y avait en plus des livres et des cahiers.

Quant il eut fini de nous raconter ses aspirations, nous sommes allés le filmer dans quelques activités qui étaient habituellement les siennes et il a nourri devant nous les poules et les lapins, comme un acteur.

Avec cette séquence s'achevait la première partie de notre enquête consacrée à la région Nord.

Durant tous nos trajets nous élaborions des stratégies qui pourraient nous permettre de trouver les personnages qui nous manquaient par d'autres voies, tout en ménageant les susceptibilités de nos hôtes. Il nous faudrait prendre contact, de façon officieuse, avec le ministère de la Santé.

Une organisation internationale s'occupant de lèpre nous avait donné les coordonnées d'un médecin hollandais basé à Harare. Nous comptions beaucoup sur cette rencontre, avant notre départ dans le Sud, pour nous orienter vers un exemple de lèpre susceptible de figurer dans notre film. Après il serait trop tard.

Dès notre retour à Harare, nous avons pu prendre contact, comme nous l'espérions, avec le docteur N. qui fut l'homme de la situation.

Il avait, parmi ses malades, le sujet que nous cherchions, là, tout près, à l'hôpital général de Harare.

Il s'agissait d'un homme d'une quarantaine d'années, appartenant à l'ethnie des Tongas, originaire d'une immense réserve du Nord, en bordure du lac Kariba qui longeait la Zambie, à 350 kilomètres environ de la capitale. Cet homme, arrivé mourant à Harare, avait été amputé d'une jambe il y a quatre mois. Son moignon était maintenant suffisamment cicatrisé pour que l'on envisage de lui mettre une prothèse provisoire avant de le rapatrier chez lui.

Si cet homme acceptait de se prêter aux jeux de la caméra, avec l'accord préalable du ministère de la Santé, nous pourrions peut-être même envisager de le raccompagner dans son village. Au fur et à mesure que le docteur N. pensait tout haut, nous nous enflammions de ces perspectives inespérées.

Dès le lendemain, nous étions reçus par une adjointe du ministre de la Santé. Charmante et intelligente jeune femme qui nous donna sur-le-champ sa bénédiction et chargea le docteur N. d'organiser les choses. Celui-ci nous invita à le rejoindre à l'hôpital pour que nous puissions venir faire la connaissance de son patient qui avait accepté que nous le filmions, dans un premier temps, pendant ses essais de prothèse. L'hôpital, situé aux confins de la ville, était un important complexe moderne. Il nous a fallu un certain temps avant de trouver le pavillon réservé aux lépreux. C'était un très modeste bâtiment, tout à fait isolé du reste de l'hôpital.

Sous les grands arbres, bordant les pelouses avoisinantes, des Africaine impeccables dans leurs tenues de soignantes, avec des petits chapeaux aux bords relevés devisaient et se reposaient par petits groupes dispersés. Sans doute était-ce l'heure de la pause.

Le contraste entre le grand hôpital et la léproserie était saisissant et nous étions un peu émus en franchissant la clôture. La lèpre reste, sans doute plus qu'une autre, une maladie taboue qui continue à faire très peur et qui s'accompagne, pour nous, de toute une imagerie symbolique moyenâgeuse.

Le docteur N. nous attendait, souriant. Il nous présenta Bob, son assistant, un Africain d'une trentaine d'années, bien dans sa peau, et s'exprimant dans un très bon anglais. Il avait prévenu son patient de notre venue. Celui-ci était d'accord pour être le personnage d'une séquence, et avait aussi accepté qu'on l'accompagne chez lui, lorsqu'il rentrerait.

Il y avait quelques patients dans le local exigü où le docteur N. consultait et nous n'avons pas pu nous empêcher de poser la question de la contagion. Sans s'en offusquer, il nous a rassurés en nous expliquant que tous les malades qui étaient là, étaient soignés depuis un certain temps déjà et n'étaient donc plus contagieux du tout. Il ajouta avec un petit sourire :

« De toute façon, l'incubation de la lèpre varie entre trois et dix ans... alors, vous avez le temps ! » Il laissait cela à notre méditation ! mais il prit le temps de nous expliquer ce qu'était réellement la lèpre : « C'est une maladie infectieuse, chronique, provoquée par la multiplication dans l'organisme du bacille de Hansen, voisin de celui de la tuberculose. Une de ses caractéristiques, continua-t-il, est l'extrême diversité de ses manifestations. Les plus apparentes sont les lésions cutanées qui peuvent aller de la simple tache dépigmentée aux déformations et aux mutilations les plus étendues.

« Souvent impressionnantes, elles expliquent l'horreur qu'elles suscitent, mais ne sont, la plupart du temps, qu'un symptôme accessoire. La gravité de la maladie réside, en fait, dans la multiplication du microbe qui, installé dans les gaines des nerfs de la face et des membres, entraîne une destruction progressive de ceux-ci, provoquant paralysies, déformations et mutilations ».

« Curieusement, là résistance, les moyens de défense cellulaire contre le bacille que les malades opposent à l'aggravation de la maladie varient d'un individu à un autre. C'est cette caractéristique qui autorise à distinguer deux des formes les plus fréquentes de la lèpre : la forme lépromateuse, grave, évolutive, contagieuse, avec des lésions mal définies mais aussi des atteintes nerveuses et viscérales, et la forme tuberculoïde, non contagieuse, d'évolution relativement bénigne, caractérisée par des lésions cutanées bien circonscrites ».

« Malheureusement aucune prévention vaccinale n'est possible puisque le vaccin n'existe toujours pas. La peur de l'hôpital et de ses conséquences psychologiques, économiques et sociales, est telle que souvent les malades ne s'y présentent qu'à un stade avancé de la maladie, lorsque les lésions invalidantes et douloureuses sont devenues irréversibles ».

« Le bacille se multiplie excessivement lentement; les traitements ambulatoires sont donc également très longs, sur plusieurs années pour les bénins, sur toute la vie pour les plus graves. Cependant, il est maintenant démontré qu'un lépreux, traité depuis plus de six mois et qui reste sous traitement, cesse d'être contagieux, même s'il est atteint d'une forme grave de la maladie ».

« Mais, si le dépistage de la lèpre est relativement facile, il est beaucoup plus difficile de faire prendre régulièrement aux malades des médicaments pendant plusieurs années consécutives. Souvent, ceux-ci arrêtent leur traitement dès les premiers signes d'amélioration. Pendant longtemps, la lutte contre la lèpre était fondée sur un seul médicament. Malheureusement, depuis quelque temps, la résistance à celui-ci est devenue un problème important. Aujourd'hui, on préconise l'emploi d'association de médicaments, or ces derniers sont certes plus efficaces, mais également plus coûteux, plus complexes à administrer et exigent une plus grande surveillance... »

Ainsi parés de notre nouveau savoir, un peu tranquilisés et armés de la caméra, du magnétoscope et du micro, nous sommes allés faire la connaissance de Siakatundo, c'était le nom de notre nouveau héros. Il ne parlait que le Tonga, mais Bob proposait de nous servir d'interprète.

Comme tous les autres malades, il portait une espèce de longue chemise blanche fermée dans le dos. Il était sec comme une trique, pour ne pas dire très maigre. Il avait des yeux pétillants, une voix haut perchée et un débit de paroles très rapide. Il ponctuait la plupart de ses phrases par un rire communicatif. Il était assis sur un banc en pleine conversation avec une infirmière plantureuse. Le contraste était amusant.

Lorsqu'il nous a serré la main, nous avons senti qu'il ne lui restait que les dernières phalanges. En même temps nous avons vu qu'il nous jugeait, en devenant tout d'un coup sérieux et en nous regardant droit dans les yeux... Puis, le sourire a repris le dessus, l'examen de passage semblait terminé. Quel personnage ! Le docteur N. ne s'était pas trompé.

L'essayage de la prothèse fut un échec. Elle ne lui convenait pas du tout et risquait de le blesser plutôt que de l'aider. Il ne s'y trompa point et la refusa tout net. Il préférait les cannes anglaises.

Maintenant que nous avons notre lépreux, il nous restait encore à trouver notre ancien combattant handicapé et réinséré ! Tapiwa nous assura pouvoir le dénicher dans le Sud.

Dès notre retour à Harare, nous étions aussi allés faire un compte-rendu de notre équipée au docteur Z. En le quittant, nous avons revu notre itinéraire pour la région Sud.

Harare était fébrile. Il n'était question que de la comète de Halley que l'on verrait, paraît-il, mieux au Zimbabwe que dans toute autre partie du monde. Une avalanche de scientifiques étaient arrivés de toutes parts pour scruter la voûte céleste particulièrement riche de l'hémisphère Sud.

Nous sommes partis tôt le lendemain avec, comme premier objectif, les ruines du «Grand Zimbabwe» qui avaient donné leur nom au pays, au moment de l'indépendance. Perché sur une colline, c'était un ensemble de murs et d'édifices construits en pierres de petites dimensions sans aucun liant. Nous étions presque les seuls à déambuler dans les différents niveaux d'enceintes successives. La balade était fatigante car nous avons dû abandonner le véhicule pour gravir à pied, avec la caméra et le magnétoscope, une colline assez importante afin de trouver l'enceinte principale.

Évidemment, les ruines du «Grand Zimbabwe» n'avaient aucun rapport avec notre enquête sur les personnes handicapées mais nous savions pourtant que nous utiliserions cette séquence soit en introduction, soit en conclusion, pour le générique.

Nos deux amis étaient, à juste titre, très fiers de nous voir filmer ce lieu qui avait donné son nom à leur nouveau pays. Ils découvraient le site en même temps que nous et semblaient impressionnés par ce qu'ils voyaient.

De là, nous nous sommes rendus au lac Kyle, dans le centre du pays. Nous y sommes arrivés, en fin de journée, juste le temps de faire quelques beaux plans de ce paysage grandiose. Nous avons ensuite rallié une petite ville pour y passer la nuit. Pendant ces derniers déplacements, nous étions régulièrement abandonnés par nos cicérones qui manifestement avaient un peu arrangé l'itinéraire pour pouvoir rendre visite à divers membres de leurs familles ou amis. Nous redoutions ces échappées intempestives surtout qu'un jour, sans nous avoir prévenus, nous avons été obligés de les attendre toute une matinée, assis à côté de notre matériel, sans pouvoir nous en éloigner, et nous l'avions très mal pris !

Au fur et à mesure de ces visites, ils entassaient, dans le fond du véhicule, des victuailles dont l'odeur n'était pas toujours agréable... D'un autre côté, ils n'ont jamais accepté de modifier le programme fixé au départ, même si, en cours de route, on nous avait signalé une situation intéressante qui nécessitait un crochet sur notre itinéraire. Était-ce de la rigidité personnelle ou, simplement, des ordres de leur ministère?

Tous les soirs, d'ailleurs, sur un petit cahier d'écolier, ils avaient l'air d'établir un journal, une sorte de rapport pour leurs supérieurs. Nous n'avons

jamais pu en savoir plus et cela nous énervait quelque peu. À leur décharge, nous les avons contraints à un rythme soutenu, car nos limites de temps étaient impératives. Il n'y avait pas de raisons particulières pour que ces deux jeunes fonctionnaires partagent en tout point notre enthousiasme et notre curiosité.

Il est évident aussi que les situations les plus démunies ou les plus misérables que nous rencontrions, n'avaient rien de choquant pour nous, ce qui n'était pas forcément le cas pour eux. Peut-être avaient-ils un peu honte de nous laisser voir, à nous, les étrangers blancs, les aspects les plus dérangeants de leur jeune nation indépendante. Sans doute, leur fierté nationale aurait-elle été plus gratifiée si nous nous étions aussi intéressés à des domaines en pleine expansion.

En descendant vers le sud-est du pays, il faisait nettement plus chaud. La terre était rouge et poussiéreuse et les baobabs plus nombreux. Ces arbres ont un tronc énorme, pouvant atteindre 20 mètres de circonférence, surmonté d'une végétation ridicule. La légende veut que les dieux les aient fait tomber sur la tête, racines en l'air !

Traversant cette région pastorale nettement plus pauvre, nous sommes arrivés à Chinsumbandje au soleil couchant. Dans cette petite agglomération de maisons à l'européenne, alignées de chaque côté d'une large rue en terre battue, nous devons rencontrer un jeune handicapé, tailleur de son métier.

Tapiwa s'occupa des problèmes administratifs et se mit aussi à la recherche d'un ancien combattant et d'un « witch doctor » qui devaient compléter notre enquête dans cette région.

Nous avons été logés dans un vaste bungalow, occupé en grande partie par des techniciens, anglais pour la plupart, chargés de la construction d'une route. Le bar, dans lequel certains jouaient aux fléchettes, retentissait des accents des faubourgs londoniens. Seuls les serveurs étaient africains...

Le lendemain, nous nous sommes rendus chez notre tailleur dont l'échoppe était annoncée par une amusante enseigne accrochée à un arbre : « Le meilleur tailleur de la région... des robes très bon marché ! » Devant la case principale, les robes terminées étaient suspendues sur des cintres entre deux arbres et, au centre, trônait une superbe machine Singer des années 30.

Souriant, un mètre autour du cou, Gyigancee, une paire de ciseaux à la main, terminait sa dernière robe. Il avait réorganisé son petit décor pour nous recevoir. À l'ombre d'une autre case, un groupe de femmes battaient les tournesols pour en récupérer les graines, sur un rythme musical dont les Africains ont seul le secret.

Gyigancee vint vers nous en claudiquant fortement et nous présenta une des femmes qui était sa mère. Celle-ci nous raconta qu'une jambe de son fils, vers l'âge de 6 ans, s'était mise à gonfler et que des manifestations de maladie, qu'elle pensait mentale, s'étaient brusquement déclarées. Pendant toute une période, il avait eu des crises qui ressemblaient à de l'épilepsie. Ces descriptions, malgré l'aide de Tapiwa, étaient très approximatives. La mère redoutait le retour de ces crises devant lesquelles elle se sentait désarmée. Aucun traitement n'ayant, semble-t-il, pu enrayer le mal.

Était-ce réellement mental ou de simples troubles épileptiques? Cela restera pour nous une énigme. Le « witch doctor » s'était, lui aussi, montré impuissant.

Après avoir suivi une école de couture, Gyigancee avait travaillé dans un grand magasin de Chirodzi, une agglomération voisine. Son rendement était trop faible et on ne l'avait pas gardé. Rentré au village, et soutenu par sa famille, il s'était installé à son compte. Satisfait de cette solution, il espérait asseoir sa réputation avec un peu de patience et réussir à en vivre.

Au cours du montage, une traductrice de shona, qui nous aidait à Paris, a découvert, en écoutant l'interview, qu'il avait été marié, que sa femme l'avait abandonné et qu'il espérait bien pouvoir se marier à nouveau. Tapiwa ne nous en avait rien dit...

Cela nous démontrait combien les transmissions de nos interprètes pouvaient supprimer les détails qui, pour eux, n'avaient pas d'importance. Si nous l'avions compris sur le terrain, nous aurions certainement essayé de savoir si cet échec conjugal avait un lien avec sa déficience ou pas.

Tout sourire, nous l'avons filmé, coupant et piquant une robe en un temps record. Les coutures n'étaient certes pas arrêtées mais la robe tenait sur son cintre !

Nous avons quitté cette famille en pleine activité pour nous rendre chez le « witch doctor ». Pendant les palabres d'introduction par Tapiwa, nous avons constaté, en préparant notre matériel, de graves signes de défaillance de notre caméra vidéo. Mais, avec l'espoir qu'elle tiendrait le coup pendant cette séquence, nous avons pu nous approcher du lieu où ce « G'Nanga » traditionnel procédait à un exorcisme.

Grand et mince, avec une perruque rousse sur la tête, il avait fière allure et une bonne voix ! Il commença alors une série d'incantations: « Apunéné, apunéné, apunéné »..., auxquelles seuls les dieux comprenaient sans doute quelque chose. Il manipulait une impressionnante collection de fétiches faits d'un bric-à-brac de petits objets usuels allant du bouton de culotte à des coquillages, en passant par des pattes de gazelle, des pièces de monnaie anciennes, des poudres de perlimpinpin et des grigris de tout acabit, en scandant chaque geste incantatoire par une élévation du ton. Une femme préparait du feu sous des fioles, tandis qu'il tournait autour d'un jeune garçon assis, recouvert d'un drap blanc, en poussant des cris terribles. Toute cette séance fut magique pour nous, y compris pour la caméra qui continua à bien fonctionner...

La séance s'acheva, à notre grande surprise, par la rédaction de l'ordonnance-facture de 2 dollars zimbabwéens.

Lorsque, par l'intermédiaire de Tapiwa, nous avons essayé de savoir quel était l'objet de cet exorcisme, il nous a été répondu qu'on ne pouvait pas en parler de peur de contrarier les dieux et donc de faire échouer la tentative. Nous n'arriverons pas à en savoir plus, d'autant que le « witch doctor » s'arrangera, habilement, pour déjouer toutes nos velléités d'interroger son patient. Peut-être que Tapiwa était, lui aussi, trop respectueux des pouvoirs du « witch doctor » pour se risquer à être insistant.

Nous avons été déçus de n'en pas savoir davantage sur ce jeune garçon,

d'autant que nous savions que cette médecine traditionnelle était légale au Zimbabwe et enseignée à l'Université de Harare. Après avoir remercié le « G'Nanga » de son accueil, nous avons quitté Chinsumbandje car l'ancien combattant restait introuvable !...

Nous sommes rentrés à Harare sans non plus l'avoir trouvé sur notre chemin de retour. À croire que les 13 % de handicapés pour faits de guerre, au Zimbabwe, avaient disparu. Pourtant la guerre n'était finie que depuis cinq ans à peine.

Après avoir fait nos adieux à Desmond, à Tapiwa et, bien entendu, au docteur Z., ainsi qu'à toute son équipe, nous avons prévenu le docteur N. que nous étions prêts à repartir pour la réserve avec Siakatundo, le lépreux.

Deux jours après, Bob, l'assistant du docteur N. était devant notre porte avec une Toyota blanche. Elle paraissait plus confortable et n'avait plus la couleur grise des voitures officielles ! Notre matériel chargé, nous sommes allés chercher Siakatundo à l'hôpital. Nous nous réjouissions à l'idée de cette retrouvaille familiale qui, nous l'espérions, donnerait lieu à fêtes et réjouissances dans son village. Bob nous dit, sceptique «Vous risquez d'être déçus, car les gens de cette région ne sont pas très expansifs».

Siakatundo nous attendait, avec son petit baluchon à côté de lui. Malgré la chaleur, il portait un pull-over à col roulé et avait une sorte de bonnet tricoté sur la tête, comme s'il partait faire du ski... Après un dernier salut à ses compagnons d'infortune de ces quatre derniers mois, aux infirmiers et surtout aux infirmières qui étaient toutes là pour le regarder partir, il s'installa, rayonnant, sur le siège à côté de Bob. Lorsque la voiture démarra, il ne se retourna pas, regardant droit devant lui, comme s'il abandonnait derrière lui son passé de malade.

Au bout d'une heure de route, nous nous sommes arrêtés dans un magasin d'une ville assez importante pour que Siakatundo puisse acheter 50 kilos de sel et de farine et surtout une robe pour sa femme ainsi que des couvertures pour ses enfants. Il payait cela avec les quelques allocations que le docteur N. avait réussi à lui faire obtenir. En remontant dans la voiture, aidé par Bob, avec de grandes précautions, pour ne pas risquer de blesser son moignon bandé, on voyait, à son regard pétillant, qu'il était très heureux de ses achats.

Après une autre heure de route, nous nous sommes engagés sur la piste qui menait à la réserve de Matusadona, là où habitait Siakatundo, au milieu des animaux sauvages, des singes et des éléphants.

Comment allait-il retrouver sa famille, sa femme, ses enfants, les parents, les voisins? Et le village? y aurait-il la fête que nous espérions? Dans moins d'une heure nous découvririons tout cela. La piste était très difficile, extrêmement accidentée. Nous allions de cahots en cahots, preuve qu'il ne devait pas y avoir beaucoup de passage dans cette région. Nous étions dans une forêt et nous entendions de très beaux cris et chants d'oiseaux. Parfois, une famille de singes traversait la piste pour aussitôt se perdre dans le feuillage épais. Nous avons passé une barrière ouverte avec un panneau qui indiquait que nous pénétrions dans la réserve de Matusadona.

Nous étions très excités à l'idée que nous pouvions nous trouver nez à nez avec un éléphant ou un lion et nous scrutions la forêt dans l'espoir d'en apercevoir à travers l'écran des hautes herbes, mais en vain. Soudain, devant une seconde barrière, fermée cette fois, des hommes en blouses blanches nous attendaient. Ces fonctionnaires des services de Santé nous expliquèrent qu'il fallait faire attention, oh déception, non pas aux lions, mais aux mouches tsé-tsé qui sévissaient en ce moment ! Ils n'avaient même pas de pulvérisateur, mais de pauvres petits filets «attrape-mouches». Ils firent une inspection en règle de la voiture et nous laissèrent passer.

Nous avons roulé encore pendant près d'une heure et enfin, Bob nous a dit : «Nous arrivons !» en nous montrant une grande case ronde, isolée et silencieuse, dans une petite clairière. Il n'y avait rien autour, pas d'autres cases à l'horizon, bouché par la forêt. Point de village, donc point de fête, sans doute.

À la demande de Siakatundo, Bob est allé prévenir la famille qui était certainement dans la case d'été au milieu des champs voisins.

Lorsque la famille est arrivée, ce lieu, un peu triste et sombre sous les arbres, s'est animé et nous avons vu l'épouse de Siakatundo, belle femme, grande et mince, avec beaucoup d'allure, un enfant sur la hanche, s'avancer vers la voiture, suivie d'une ribambelle d'enfants. Le véhicule a été aussitôt entouré mais il n'y a eu aucune précipitation dans tout cela, aucune manifestation de joie ou de tristesse.

Grands et petits, dans un silence presque total, ont regardé Bob aider Siakatundo à descendre avec difficulté du véhicule. Chacun a pu constater que Siakatundo était bien vivant, mais amputé d'une partie de la jambe. Nous nous tenions un peu à distance et observions la scène avec la caméra. Bob nous souriait d'un air entendu en nous disant : «Je vous l'avais bien dit, ils ne sont pas exubérants !»

Un mot, un sourire, quelques poignées de main, et ils accompagnèrent Siakatundo jusqu'à sa place retrouvée, près de l'entrée de la case, comme s'il l'avait quittée la veille.

Ensuite, chacun à son tour, ils sont venus le saluer très cérémonieusement, y compris les enfants, en lui serrant la main. Entre-temps, était arrivé un oncle de Siakatundo, grand, maigre, nettement plus âgé, portant lui aussi des stigmates de lèpre, puis un voisin armé d'une lance et d'une hache. Il portait sur la tête une drôle de chose qui ressemblait plus à une pelure d'orange découpée d'un seul morceau qu'à un chapeau.

Chacun d'eux salua respectueusement le revenant avec tout un code d'échanges de politesses qui nous échappa. Puis, ils s'accroupirent face à Siakatundo en donnant des nouvelles.

Pendant ce temps, les enfants avaient déchargé les sacs de farine et de sel rapportés par leur père ainsi que les couvertures et le paquet plus modeste contenant la robe. Siakatundo donna ce dernier, tout emballé, à sa femme qui, à notre grande surprise, esquissa un sourire et, sans même l'ouvrir, le posa à côté d'elle.

Siakatundo adressa une caresse à Pfonda, le dernier-né que sa femme avait sur les genoux et lui dit en riant : «Tu te demandes si je suis bien le

même père que celui qui t'a laissé, il y a quatre mois ! » Nous étions si étonnés par ce manque de manifestations que nous nous demandions si ce n'était pas notre présence qui avait, à ce point, figé les choses. Pas un cri, ni de joie, ni de douleur, pas d'accolade, pas d'embrassade, pas une larme. Pudeur, réserve, dignité, difficile d'interpréter des retrouvailles aussi peu démonstratives !

Nous étions d'autant plus étonnés que nous savions que quatre mois avaient effectivement passé depuis le moment où Siakatundo, mourant, avait quitté les siens, pour l'hôpital d' Harare.

Nous savions aussi que, pendant ces longs mois, aucun échange de nouvelles n'avait pu se faire. Il n'y avait, bien entendu, ni communication téléphonique ou radio dans cette région du bout du monde, ni non plus de courrier, d'autant qu'ils étaient tous analphabètes. La notion du temps est-elle si différente lorsque la vie s'écoule au rythme des saisons et du soleil? Comment cette femme avait-elle pu supporter une telle attente dans l'ignorance totale de ce qu'il était advenu de son mari?

Et pourtant, il était évident que résignation et fatalité n'empêchaient pas les sentiments !

Peut-être l'émotion était-elle trop forte pour pouvoir s'exprimer? Le contraste était d'autant plus saisissant que Siakatundo, lui, avait gardé toute sa verve, toute sa vitalité et sa fantastique joie de vivre. Est-ce que seul le chef de famille a le droit d'expression, dans ces ethnies encore totalement enclavées, ou bien, celles-ci sont-elles plus introverties?

Nous n'avons pu résister à l'envie de demander à la femme de Siakatundo, comment elle avait vécu ces quatre mois sans son mari. Elle nous expliqua alors que la grande case ronde, devant laquelle nous nous trouvions et qui ressemblait d'ailleurs à toutes celles que nous avions vues un peu partout, était l'habitation des mois d'hiver. Dans cette région, chaque foyer, pourtant très modeste, avait une deuxième case, plus rudimentaire encore, sur pilotis, au milieu des champs. C'était la « résidence d'été » où toute la famille avait émigré depuis le départ de Siakatundo. Malgré les pilotis, hauts d'environ deux mètres, ils avaient tous vécu dans l'angoisse des bêtes sauvages. Ces bêtes avaient sûrement senti l'absence de l'homme et elles s'étaient enhardies jusqu'à venir la nuit, tout près de la case, piller les récoltes. Les plus intrépides étaient les singes et les éléphants. Plusieurs fois, les voisins avaient dû venir à la rescousse, en entendant les appels à l'aide.

Il était évident que Siakatundo ne pourrait plus jamais éloigner les éléphants et qu'il lui serait bien difficile aussi de reprendre un travail dans les champs. Ici, plus qu'ailleurs encore, l'apparition d'un handicap grave chez le chef de famille risque de détruire définitivement l'équilibre précaire du mode de vie.

Siakatundo tenait visiblement bien sa place dans la famille mais sa seule présence allait-elle suffire pour que tout rentre dans l'ordre? Bien sûr, il ne touchait aucune pension et une reconversion n'était pas possible, même dans un quelconque artisanat. Ils étaient tellement hors de tous circuits. Comment allaient-ils aménager leur survie avec autant de bouches à nourrir mais moins de force de travail qu'avant et donc des ressources en diminution...

Malgré tout, Siakatundo était visiblement très heureux d'être à nouveau parmi les siens. Il évoqua pour nous la genèse de sa maladie qui avait, disait-il, évolué très lentement, au début. Des pustules étaient apparues sur ses jambes mais il n'y avait pas attaché d'importance, pensant que cela disparaîtrait, et puis, un jour, il en avait eu sur tout le corps : « Je ressemblais à un tigre ! » précisa-t-il, en riant.

Ensuite, à la saison des pluies, alors qu'il fallait travailler dans les champs détremés et boueux, des ulcères s'étaient développés. Lorsque la saison sèche était revenue, son état était tel, qu'il avait compris qu'il n'aurait pas le dessus.

Il a alors pensé qu'il avait une maladie envoyée par les dieux et qu'il était ensorcelé. Il a eu très peur que ce mauvais sort atteigne également ses enfants, et il s'est décidé à aller voir les « witch doctors ». Les choses n'allèrent pas mieux pour lui mais ses enfants survécurent.

Finalement, comme son oncle l'avait fait quelques années auparavant, il était allé voir des médecins en Zambie, de l'autre côté du lac, car ici, jusqu'il y a peu de temps, les médecins blancs ne venaient pas. Bien sûr, il savait depuis longtemps qu'il avait la lèpre, comme son oncle, puisqu'il avait déjà perdu certaines phalanges des mains. Il n'avait, toutefois, fait aucun lien avec l'apparition des ulcères qui était, semble-t-il, une manifestation toute différente de ce qu'il avait connu antérieurement.

Et puis, un jour, il souffrit tellement qu'il pensa mourir. Il se mit alors à festoyer et, tous les deux jours, il abattit une chèvre de son troupeau qu'il partageait avec ses amis, jusqu'à ce que la mort vienne vraiment le chercher.

Le docteur N., accompagné de Bob, qui, passant dans la région, avaient pu être contactés, étaient venus et l'avaient embarqué pour l'hôpital de Harare. C'était la première fois qu'il allait à l'hôpital et, bien sûr, dans la capitale. En riant, toujours de plus belle, il avait ajouté : « On vous soigne tellement bien là-bas que si, on y meurt, c'est vraiment que c'était inscrit et ça n'a plus aucune importance ! »

Outre son extraordinaire don de conteur, l'hôpital était, à l'entendre, un lieu dont il gardait un très bon souvenir même s'il s'y était ennuyé, loin des siens. À croire qu'il n'avait jamais rien vu d'aussi beau... Il y avait acquis une admiration sans borne pour le bon docteur N. qui était devenu son nouveau sorcier. La seule chose qu'il n'avait vraiment pas comprise, c'était la prothèse qu'on avait voulu lui donner et qu'il avait refusée avec toute l'énergie dont il était capable. Quelquefois, les hommes blancs ont vraiment de drôles d'idées, semblait-il dire à ses interlocuteurs, en leur expliquant, avec force gestes à l'appui, toujours entre deux éclats de rire, ce à quoi il avait échappé.

Il est vrai que, voyant maintenant les lieux, on pouvait se demander comment il aurait pu se déplacer et se frayer un chemin, même de quelques centaines de mètres, avec cette prothèse et deux béquilles, au milieu des broussailles, des herbes hautes ou des champs de maïs.

Mais le jour commençait à décliner et Bob proposa que nous prenions congé de nos hôtes pour nous rendre en voiture, à une heure de là, au dispensaire le plus proche, pour y passer la nuit. Nous reviendrions,

bien sûr, leur rendre visite dans la « case d'été », qu'ils avaient l'intention de regagner tous ensemble le soir même.

Notre soirée, dans un petit dispensaire perdu au milieu de cette réserve de Matusadona fut très agréable. Bob avait organisé un barbecue avec les autres membres du dispensaire et nous avons dîné tous ensemble, puis avons récupéré une bonne nuit dans les petits lits blancs immaculés du dispensaire.

Le lendemain, nous avons refait la route en sens inverse puis traversé quelques champs de maïs avant de rejoindre la «résidence secondaire» de Siakatundo.

C'était une grande case carrée couverte en chaume et bâtie sur pilotis pour se protéger des animaux sauvages. Toute la famille s'activait à des tâches ménagères. La femme de Siakatundo donnait le sein à son petit dernier qui devait avoir un peu plus d'un an. En nous faisant les honneurs de sa case, elle nous expliqua comment, aidée par ses enfants, elle avait entouré la case de branchages coupés aux alentours à la machette, pour que les bêtes ne viennent pas trop près d'eux. Protection plus morale qu'effective, nous semblait-il, d'autant que les autres cases de même type étaient éloignées de plusieurs centaines de mètres et tout à fait hors de portée de vue.

Quant au maître des lieux, habillé comme la veille avec son bonnet de laine, il était assis au pied de la case. Avec le sourire dont il ne se départissait que rarement, Siakatundo nous invita à partager un plat de bananes. Nous lui avons ensuite proposé de le filmer en train de montrer à sa femme comment il s'y prenait pour refaire ses pansements. Avec des gestes lents et beaucoup de précautions, il a retiré son bandage. Puis, après avoir apporté à son moignon les soins nécessaires, il a remis sa bande, avec délicatesse et précision, sous les regards attentifs de sa femme qui n'était pas intervenue. On lui avait appris ces gestes à l'hôpital d'Harare, ce qui pourtant n'était pas facile avec des mains réduites à quelques phalanges.

On pouvait se demander ce qu'il adviendrait de ses pansements, aujourd'hui immaculés, après quelques jours dans ces lieux où l'on vivait à même la poussière du sol. L'eau était puisée à la rivière dans de belles cruches en terre que les femmes portaient sur la tête avec beaucoup d'élégance. Il est sûr que des soins apportés dans des conditions d'hygiène aussi précaires relevaient du tour de force. Espérons quand même que Siakatundo a maintenant compris la nécessité vitale qu'il y avait à continuer, avec beaucoup de régularité, le traitement ambulatoire qu'on lui a prescrit à Harare, afin d'éviter toute nouvelle évolution de sa maladie et, du même coup, tout risque de contagion pour les siens. Mais comment sera-t-il réapprovisionné en médicaments? On voit mal aussi comment des mesures de protection préventives, certainement indispensables, dans un cas de lèpre, pour le reste de la famille, pourraient être respectées. C'est vrai que la lèpre est souvent associée à la pauvreté...

En voyant évoluer les plus grands des enfants, dont la fille aînée qui semblait avoir 14-15 ans, nous avons demandé aux parents s'ils pensaient que la lèpre de Siakatundo serait un obstacle au mariage de celle-ci. Notre question les étonna. Apparemment, il n'y avait aucun problème, d'aucune

sorte. Cela ne semblait pas du tout être une maladie taboue, tout au moins dans la région.

En mettant la caméra en marche, nous avons eu à nouveau quelque inquiétude sur son bon fonctionnement. La couleur des images était altérée et traversée de lignes rouges. Nous étions bloqués par cette nouvelle panne depuis une bonne demi-heure, quand la caméra se remit à marcher normalement sans qu'on n'y comprenne rien. Nous étions très inquiets.

Son pansement terminé, Siakatundo joua pour nous avec sa lance et sa hache en expliquant que la seule façon de s'en tirer, devant une bête sauvage, était de bien tenir la lance, pointée vers l'adversaire, mais surtout sans jamais la lancer, car les chances de le tuer étaient infimes. Il fallait éviter de se retrouver désarmé, la hache ne suffisant pas toute seule à se défendre face à un éléphant par exemple. Il riait de bon cour à l'idée de devoir repousser un éléphant avec sa malheureuse petite lance et sa hache !

Était-ce une plaisanterie à notre intention et à celle de la caméra ou bien était-ce de la dérision par rapport à sa nouvelle situation de handicapé ? Finalement, nous avons quitté cet homme attachant et sa famille avec plus que jamais le regret de n'avoir pu communiquer directement avec lui, malgré tous les efforts de notre ami Bob.

Sur notre chemin de retour, en passant la barrière de la réserve, nous avons de nouveau eu droit à la dérisoire petite inspection anti-tsé-tsé et nous sommes arrivés à Harare à la nuit tombée.

Après avoir remercié le docteur N., grâce à qui nous avons pu intégrer à notre film cette belle séquence, notre nouvelle destination était Bulawayo où un intéressant atelier de prothèses nous avait été signalé.

En ralliant cette ville au sud-ouest d'Harare, bien que n'étant vraiment pas dans ce pays dans un but touristique, nous avons quand même voulu faire le détour par les chutes du Zambèze et la très belle réserve naturelle de Wankie.

Il est évidemment banal de dire que ces chutes, les plus grandes du monde, sont plus qu'impressionnantes. Le vacarme de cette masse d'eau tombant de 100 mètres de haut sur près d'un kilomètre de large est indescriptible. Nous avons été trempés par les nuages d'embruns et les prises de vues, quand même réussies, n'étaient pas évidentes.

Pour compléter cette visite nous avons pris un tout petit avion et, de là-haut, nous avons pu prendre encore quelques beaux plans qui ont servi de support au générique du film. Une chose était tout de même un peu inquiétante. L'un de nous était assis, tenant sur ses genoux le moniteur de contrôle d'images, serré à côté du pilote qui semblait ne se diriger qu'en suivant l'image filmée sur la caméra...

Le lendemain, nous étions dans la réserve de Wankie, à une centaine de kilomètres au sud des Victoria Falls. Nous avons eu la chance d'y voir une quantité impressionnante d'animaux de toutes sortes mais hélas pas un seul éléphant pour illustrer la séquence de Siakatundo.

De toute façon, la caméra tombait en panne de plus en plus souvent et notre chasse aux images s'est trouvée tout à fait compromise.

Pour aller à Bulawayo, il nous avait été recommandé de ne pas nous attarder en chemin et de ne pas voyager de nuit. Cette zone était réputée dangereuse, les guérillas inter-ethnies y étaient encore très intenses. Les N'débélés, qui représentaient 20 % des huit millions des Zimbabwéens, et qui vivaient dans cette région du Matabeleland, étaient depuis des années en guerre avec les Shonas, la plus importante ethnie du pays.

Bulawayo, seconde ville du Zimbabwe, était située en pleine zone de combats mais nous y sommes arrivés sans problème.

Dès le lendemain, nous avons rencontré le représentant du Comité International de la Croix-Rouge (CICR). Il nous avait trouvé un ancien combattant réinséré qui acceptait d'être filmé !

Avant de nous rendre chez ce dernier, le délégué nous proposa de nous montrer l'atelier de fabrication des prothèses. Le CICR avait mis en place cet important atelier pour appareiller toute personne, civile ou militaire, ayant subi l'amputation d'une ou deux jambes. On y fabriquait surtout un superbe pied, le « Zimfoot », réplique du fameux « pied de Jaipur », réalisé vingt ans plutôt par un jeune médecin indien.

Les équipes du CICR avaient déjà expérimenté ce pied artificiel au Pakistan auprès des réfugiés afghans blessés. C'est là que ce Français, responsable aujourd'hui de l'atelier de Bulawayo, avait eu l'idée de l'emporter dans ses bagages et d'en faire une adaptation africaine. Cette prothèse était le fruit d'une longue et minutieuse collaboration avec les industriels locaux sur la résistance des matériaux et les différents procédés de fabrication. Il était réalisé sur place dans une matière très résistante, peut-être en élastomère, d'un aspect agréable à l'oeil et au toucher. Le talon était ferme sans être trop dur et les orteils bien sculptés, très légèrement souples. Sa couleur et son satiné ressemblaient, à s'y méprendre, à la peau africaine. Il pouvait se porter soit nu, soit chaussé, à la discrétion de son propriétaire. Tous les usagers, hommes ou femmes, petits et grands, en étaient d'autant plus ravis qu'il était non seulement esthétique mais qu'il leur permettait de retrouver une autonomie presque totale et donc l'espoir d'une complète réinsertion sociale et professionnelle. Nous avons même pu remarquer un jeune garçon courant après un ballon : il avait deux « zimfoot » ! Comme les vies d'Azidi, de Siakatundo et de leurs familles pourraient être transformées s'ils avaient de telles prothèses ! Lors de notre passage, l'exportation de cette fantastique prothèse était à l'étude pour les victimes de guerre de l'Angola et du Mozambique.

En parallèle à la fabrication de cette prothèse et de ses accessoires, tels les manchons de cuir et les tiges de fixation en aluminium, l'équipe du CICR assurait la rééducation des nouveaux appareillés et la formation des futurs prothésistes africains. Tout cet ensemble fonctionnait avec la perspective d'être remis, clefs en main, dans les années à venir, au ministère de la Santé du Zimbabwe. Le « zimfoot » était, de toute évidence, le nec plus ultra de la prothèse pour pays en voie de développement. Mais nous ne pouvions nous

empêcher d'évoquer les étonnantes prothèses en bambou que nous avons vu fabriquer en Thaïlande par les personnes handicapées elles-mêmes, dans les camps de réfugiés cambodgiens.

C'était une prothèse de fortune, beaucoup plus modeste, bien sûr, de moindre coût, mais constamment adaptable. Elle avait été inventée par deux Français, les frères Jacquard, qui avaient très longtemps travaillé auprès des lépreux du Cameroun et à qui l'on avait demandé d'inventer une prothèse de guerre pouvant être fabriquée avec les seules ressources locales. Les autorités thaïes avaient très peur que, sous prétexte de fabriquer des prothèses, on introduise dans les camps des « machines de guerre » ! C'était dans ce contexte qu'était née la prothèse en bambou ! On prenait un morceau de bambou, d'une section suffisamment large pour servir de pilon à l'autre extrémité, on coupait le bambou sur une partie de sa hauteur, en fines lamelles. Ceci permettait, la pièce une fois évidée, de former un cône dans lequel pouvait trouver place le moignon, protégé par une enveloppe de cuir. C'était l'enfance de l'art et parfaitement adapté aux terrains secs. Il n'est pas certain que, dans les rizières, cette prothèse, aussi rudimentaire qu'efficace, ait été aussi bien adaptée.

La grande supériorité sur toutes les autres prothèses résidait dans le fait que n'importe quelle personne handicapée un peu astucieuse pouvait réaliser sa propre prothèse et donc se prendre elle-même en charge. Nous en avons même vu certaines qui avaient amélioré le prototype de base en y apportant des astuces pratiques ou esthétiques. Mais nous étions aujourd'hui en Afrique et le bambou n'y est pas très fréquent.

Bref, notre visite de l'atelier terminée, le véhicule aux couleurs de la Croix-Rouge, le chauffeur et l'interprète avec lesquels nous devons nous déplacer, étaient devant la porte, armés jusqu'aux dents.

L'ancien combattant appareillé que nous partions interviewer habitait à 60 kilomètres vers le sud. La zone que nous avions à parcourir était aussi en pleine guérilla et donc dangereuse. La veille, une réunion des deux partis politiques opposés s'était tenue dans un petit village que nous avions à traverser. Il y avait une concentration importante d'hommes en armes et il valait mieux ne pas trop se faire repérer avec notre matériel de prises de vues, même si nous étions protégés par l'emblème de la Croix-Rouge.

Après deux heures de route, la voiture s'arrêta devant une longue bâtisse en maçonnerie, au milieu d'un jardin totalement clos de grillages surmontés de barbelés, dont l'entrée était gardée par un militaire en arme.

Notre hôte, un homme jeune à la mise très soignée, apparut sur le perron. Si nous n'avions pas su qu'il portait un « zimfoot », il n'est pas sûr que nous nous en soyons aperçus tant sa démarche était stable. Mis au courant de nos intentions, il nous invita à entrer dans son bureau et se prêta à nos questions.

À la suite de sa blessure de guerre, il avait obtenu un poste de fonctionnaire et il était chargé de la tenue des comptes de la coopérative. Il avait un grand bureau où, sous le portrait du Président Mugabé, il remplissait de gros registres comptables, non pas avec une plume sergent-major mais avec une banale pointe bic !

Comme dans tous les pays du monde, les héros, défenseurs de la patrie ont, par un juste retour des choses, droit à la reconnaissance de la Nation et donc à certains privilèges, dont une pension ainsi que des emplois stables, dans la mesure des disponibilités, les mettant à l'abri du besoin.

Ceux du Zimbabwe n'échappaient pas à la règle. Mais ils ne s'en étaient sans doute pas tous aussi bien sortis. Sans cela, comment expliquer que nous ayons eu autant de mal à en rencontrer?

Malheureusement, moins de trois minutes après le début de cet interview, la caméra est définitivement tombée en panne. Notre héros, sur notre écran, passait par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, sauf simplement en noir !

Nous avons dû remballer notre matériel, abandonner notre enquête auprès de cet homme pourtant intéressant et rentrer penauds à Bulawayo. Nous étions tristes et écoeurés. Tant d'efforts et de risques pour un échec total ! D'autant que nous voulions encore faire une séquence sur la fabrication du « zimfoot ». Tout était à l'eau et le précieux instrument de travail d'Alain, pourtant neuf et considéré sur le marché de la vidéo comme un des plus performants, était inutilisable.

Nous avons alors précipité notre retour à Harare, avec l'espoir fou et totalement irréaliste, de l'avis de nos interlocuteurs, d'y trouver une caméra de remplacement et un autre ancien combattant à filmer avant notre départ définitif, prévu trois jours après. Cette chasse à l'ancien combattant était devenue un gag !

Contre toute attente, nous avons trouvé, dans la journée qui a suivi notre retour, caméra et ancien combattant. Nous avons remué ciel et terre, mobilisé toutes les personnes que nous connaissions à Harare. C'est un jeune et riche colon anglais, producteur indépendant, qui a accepté de nous louer à prix d'or, pour une journée, sa caméra de qualité à peu près équivalente à la nôtre, et c'est le ministère de la Santé qui nous a mis en contact avec Christopher, blessé de guerre réinséré comme travailleur social dans un hôpital, à environ 200 kilomètres à l'Est, à la frontière du Mozambique. Nous n'avions que le temps de nous y précipiter.

Christopher était, lui aussi, d'origine rurale. Il avait tout de même suivi une scolarité primaire normale et puis, orphelin de père, il avait dû aider sa mère à élever ses jeunes frères et soeurs. Il avait quand même pu se marier et avoir un enfant.

À 20 ans, il était passé des champs de maïs au champ de bataille. Il gardait un souvenir cauchemardesque de sa vie de résistant. Blessé à une jambe, il avait été soigné à Maputo, puis dans le plus grand centre de rééducation du Mozambique. C'est là qu'il avait repris ses études et avait eu l'idée de s'orienter vers une carrière sociale. Il voulait aider ses frères d'infortune.

Au moment de l'Indépendance, lorsqu'il avait enfin pu revenir dans son pays, il n'avait retrouvé ni femme, ni enfant. Le gouvernement l'avait aidé à terminer ses études et lui avait offert le poste qu'il occupait aujourd'hui à l'hôpital de la région. À quelques centaines de mètres de celui-ci, il avait un très modeste logement de fonction. Il était si exigü qu'il y vivait avec juste une valise et qu'il repartait chaque fin de semaine dans son village rejoindre sa nouvelle femme et ses deux jeunes enfants.

Il avait visiblement beaucoup réfléchi à la situation de toutes les personnes handicapées et son discours faisait preuve d'une bonne perception des problèmes posés par l'intégration sous toutes ses formes. Il semblait tout à fait oeuvrer dans ce sens.

Il était très conscient du fait que sa blessure de guerre lui avait permis d'opérer une réelle promotion sociale. Il ne serait jamais devenu assistant social s'il n'avait pas été blessé. Il avait arrêté trop tôt ses études et serait donc resté simple paysan toute sa vie.

Christopher nous ayant expliqué qu'outre son travail à l'hôpital, il allait deux fois par mois faire toute une tournée dans les dispensaires de brousse, nous lui avons demandé s'il pouvait nous emmener voir l'une ou l'autre des personnes qu'il suivait dans les villages.

Sans doute avions-nous mal formulé notre demande ou bien l'avait-il mal comprise, toujours est-il que nous avons fait une très jolie balade dans tout le secteur qui était le sien sans rencontrer une seule des personnes dont il s'occupait. Nous avons constaté qu'il ne savait pas où elles habitaient car c'étaient elles qui d'habitude se déplaçaient. En fait, les jours de permanence, un car de l'hôpital faisait un grand ramassage des personnes concernées et les conduisait au dispensaire le plus proche où Christopher les recevait.

Notre visite étant inopinée et, en dehors des jours de permanence, nous sommes rentrés bredouilles à Harare après avoir raccompagné Christopher à son hôpital. C'était là notre dernier jour tournage au Zimbabwe...

Rentrés à Paris, nous avons attendu avec impatience les traductions des cassettes « son » des interviews que nous avons laissées à Harare. En effet, il fallait que sur place des bonnes volontés transcrivent les interviews Shona et Tonga en anglais avant que nous puissions commencer le montage. Cela a évidemment pris de longs mois mais c'était indispensable. Malgré les difficultés d'un montage de ce type, la monteuse et nous-mêmes avons pris ensuite beaucoup de plaisir à revivre au contact de tous ces attachants personnages que nous avons filmés.

D'où vient l'impression de sérénité qui se dégage de ces sept témoignages? Les visages apparaissent souriants, les regards apaisés, l'entourage attentif. Tous, quel que soit leur handicap, ont des projets d'avenir et expriment leur confiance, à la façon de Siakatundo le lépreux, qui, après s'être posé la question de savoir qui allait désormais « éloigner les éléphants » des cultures, conclut avec un tranquille humour : « Il vaut mieux être handicapé que mort ! » L'Afrique, semble-t-il, pose sur le handicap un regard différent et propose, à sa manière, des solutions qui méritent réflexion.

Notre seul regret est de ne pas avoir pu retourner nous-mêmes au Zimbabwe pour présenter le film une fois fini.

Il avait été entendu avec nos commanditaires que ce film d'une heure devrait permettre aux travailleurs sociaux africains une meilleure connaissance de la situation des personnes handicapées en zones rurales. Au début, nous avons pensé adopter une formule un peu comparable à celle du

Regard des autres, c'est-à-dire, donner la parole aux personnes handicapées elles-mêmes, en espérant qu'elles expliciteraient suffisamment leur situation pour permettre au public une correcte évaluation des besoins.

À cause de notre méconnaissance de la réalité du Zimbabwe et des difficultés inhérentes aux problèmes d'assistances administratives, des intermédiaires tels les guides et les traducteurs, de la longueur des déplacements dans ce vaste pays, il nous avait paru plus sage de limiter nos investigations à sept personnes maximum en essayant que chacune des pièces du puzzle présente un aspect spécifique et complémentaire de la situation.

Mais il est évident que les moyens dont nous disposions ne nous permettaient pas de choisir un échantillon représentatif avec un peu de rigueur en croisant un certain nombre de variables.

Nous avons dû, tout au long de nos quatre semaines de tournage, qui faisaient d'ailleurs partie des invariants de cette aventure, composer avec les réalités du moment. Mais il est certain que, d'ajustements en réajustements, le résultat est bien au-delà de nos espérances. Chacune des personnes handicapées que nous avons rencontrées s'est complaisamment prêtée aux interviews, ce qui, répétons-le, n'était pas du tout évident.

Il est certain que notre apparence officielle, avec la présence d'une caméra, avait plutôt tendance à les intimider. Savaient-ils ce qu'était un film? Avaient-ils même connaissance de l'existence de la télévision? Ils ne verraient jamais sans doute ce qui allait sortir de cette machine ! Cinq fois sur sept, nous avons été obligés de les interviewer par interprètes interposés et cela ne pouvait inciter aux confidences, alors que nous si nous avions pu saisir en direct ce qui nous était dit, nous serions allés beaucoup plus loin dans nos investigations et avoir un visage plus authentique et plus fort de la situation réelle des personnes handicapées au Zimbabwe.

Notre très grande chance est d'avoir eu affaire à des Africains, qui la plupart du temps et, quoi qu'il arrive, manifestent une telle gentillesse, un tel sens de l'accueil, une telle spontanéité, une telle force vitale communicative que, dans leur bouche, les choses les plus banales se chargent d'émotion.

Malgré cette approche, qui reste pour nous beaucoup trop superficielle, nos commanditaires zimbabwéens, s'ils ont plutôt bien reçu le film, ont préféré, pour le moment du moins, ne pas le diffuser. Ils ont estimé qu'il était trop dur, trop pessimiste, à la limite du constat d'échec et qu'il fallait le compléter par des propositions de solutions qu'ils sont en train de mettre en place et qui n'existaient pas encore lorsque nous étions au Zimbabwe.

C'est un point de vue que nous comprenons car, effectivement, le film ne rend que très partiellement compte de l'extraordinaire effort que cette toute jeune république a entrepris en faveur de l'intégration des personnes handicapées depuis l'Indépendance, malgré de multiples autres priorités. Mais notre cahier des charges nous demandait de nous limiter aux zones rurales et, comme chacun sait, les efforts sont d'abord entrepris en milieu urbain.

Nous avons pourtant trouvé beaucoup d'humanité dans ces témoignages et compris que les personnes handicapées d'Afrique avaient de multiples choses à nous apporter.